



--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHER ---
License ABU

Version 1.1, Aout 1999

Copyright (C) 1999 Association de Bibliophiles Universels
<http://abu.cnam.fr/>
abu@cnam.fr

La base de textes de l'Association des Bibliophiles Universels (ABU)
est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et
modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement
ou de recherche scientifique est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit
 - a) soit inclure la presente licence s'appliquant a l'ensemble de la
diffusion ou de l'oeuvre dérivée.
 - b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version
numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence. Cette
possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire,
ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents
extraits.
 - c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version
numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au
paragraphe 6, si elles sont présentes dans la diffusion ou la nouvelle
oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de
façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux
documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer
à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. L'en-tête qui accompagne chaque fichier doit être intégralement
conservée au sein de la copie.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi
que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs,
additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre,
doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être
aussi précise que possible, et datée.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration
par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe,
phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à
l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc
comporter la présente notice.

----- FIN DE LA LICENCE ABU -----

--- ATTENTION : CONSERVEZ CET EN-TETE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHER ---

<IDENT lessoirées>
<IDENT_AUTEURS maistrej>
<IDENT_COPISTES constalesd>
<ARCHIVE <http://cage.rug.ac.be/~dc/index.html>>
<VERSION 1>
<DROITS 0>
<TITRE Les Soirées de Saint-Petersbourg (1821)>
<GENRE prose>

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

<AUTEUR Joseph de Maistre (1753-1821)>
<COPISTE Denis Constaes (dcons@world.std.com)>
<NOTESPROD>

Les Soirées de Saint-Pétersbourg (1821), ou _Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence,_ par le comte Joseph de Maistre (1753-1821).

Encodé à partir de l'édition de 1842 (Louis Lesne Éditeur, Lyon), par Denis Constaes (dcons@world.std.com).

Ceci est la version du 2 septembre 1996.

Attention: les citations en grec ancien doivent être revues complètement. Leur transcription actuelle est insuffisante.

</NOTESPROD>

----- FIN DE L'EN-TETE -----

----- DEBUT DU FICHIER lessoirees1 -----

PREFACE DES EDITEURS.

La vérité et l'erreur se partagent cette terre où l'homme ne fait que passer; où le crime, les souffrances et la mort lui sont des signes certains qu'il est une créature déchue; où la conscience, le repentir et mille autres secours lui ont été donnés par la bonté du Créateur pour le relever de sa chute; où il ne cesse de marcher vers le terme qui doit décider de sa destinée éternelle, toujours soumis à la volonté de Dieu, qui le conduit selon la profondeur de ses desseins; toujours libre, par sa volonté propre, de mériter la récompense ou le châtement. Deux voies lui sont donc ouvertes, l'une pour la perte, l'autre pour le salut; voies invisibles et mystérieuses dans lesquelles se précipitent les enfants d'Adam, en apparence confondus ensemble, divisés cependant en deux sociétés qui s'éloignent de plus en plus l'une de l'autre, jusqu'au moment qui doit les séparer à jamais. C'est ainsi que saint Augustin nous montre admirablement les deux *Cités* que le genre humain doit former à la fin des temps, prenant naissance dès le commencement des temps: la *Cité* du monde et la *Cité* de Dieu.

Dieu et la Vérité sont une même chose; d'où il faut conclure que toute vérité que l'intelligence humaine est capable de recevoir lui vient de Dieu; que sans lui elle ne connaîtrait aucune vérité, et qu'il a accordé aux hommes, suivant les temps et les circonstances, toutes les vérités qui leur étaient nécessaires. De cette impuissance de l'homme et de cette bonté de Dieu découle encore la nécessité d'une tradition universelle dont on retrouve en effet les vestiges plus ou moins effacés chez tous les peuples du monde, selon que l'orgueil de leur esprit et la corruption de leur cœur les ont plus ou moins écartés de la source de toute lumière: car l'erreur vient de l'homme comme la vérité vient de Dieu; et s'il ne crie vers Dieu, l'homme *demeure à jamais assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (1).

--

(1) *Sedentes in tenebris et umbra mortis*. Ps. CVI. 10.

L'erreur a mille formes et deux principaux caractères: la superstition et l'incrédulité. Ou l'homme altère en lui l'image de Dieu pour l'accommoder à ses passions, ou, par une passion plus détestable encore, il pousse la fureur jusqu'à l'en effacer

entièrement. Le premier de ces deux crimes fut, dans les anciens temps, celui de tous les peuples du monde, un seul excepté; ils eurent toujours pour le second une invincible horreur, et les malheureux qui s'en rendaient coupables furent longtemps eux-mêmes une exception au milieu de toutes les sociétés. C'est que cette dernière impiété attaquait à la fois Dieu et l'existence même des sociétés; le bon sens des peuples l'avait pressenti; et, en effet, lorsque la secte infâme d'Épicure eut étendu ses ravages au milieu de l'empire romain, on put croire un moment que tout allait rentrer dans le chaos. Tout était perdu sans doute, si la Vérité elle-même n'eût choisi ce moment pour descendre sur la terre et pour y *converser avec les hommes* (1). Les anciennes traditions se ranimèrent aussitôt, purifiées et sanctifiées par des vérités nouvelles; la société, qui déjà n'était plus qu'un cadavre prêt à se dissoudre, reprit le mouvement et la vie, et ce principe de vie, que lui avaient rendu les traditions religieuses, ne put être éteint ni par les révolutions des empires, ni par une longue suite de ces siècles illettrés qu'il est convenu d'appeler barbares. Les symptômes *de mort* ne reparurent qu'au quinzième siècle, qui est appelé le siècle de la *renaissance*: c'est alors que la raison humaine, reprenant son antique orgueil qu'on avait cru pour jamais terrassé par la foi, osa de nouveau scruter et attaquer les traditions. Les superstitions du Paganisme n'étant plus possibles, ce fut l'incrédulité seule qui tenta ce funeste combat: elle démolit peu à peu l'antique et merveilleux édifice élevé par la Vérité même, et ne cessant de nier, les unes après les autres, toutes les croyances religieuses, c'est-à-dire tous les rapports de l'homme avec Dieu, elle continua de marcher ainsi, au milieu d'une corruption toujours croissante de la société, jusqu'à la révolution française, où Dieu lui-même fut *nié par la société*, ce qui ne s'était jamais vu; où le monde a éprouvé des maux plus grands, a été menacé d'une catastrophe plus terrible même que dans les derniers temps de l'empire romain, parce que la Vérité éternelle, ayant opéré pour lui le dernier miracle de la grâce, ne lui doit plus maintenant que la justice, et ne reparaitra plus au milieu des hommes que pour le jugement.

--

(1) *Et cum hominibus conversatus est.* (Baruch, III, 38.)

Et véritablement c'en était fait du monde si, *selon la promesse*, cette grâce qui éclaire et vivifie n'eût trouvé un refuge dans un petit nombre de coeurs humbles, fidèles et généreux. Ils combattirent donc pour la vérité; ils furent ses martyrs; ils sont encore ses apôtres. Autour de la lumière qui leur a été donnée d'en haut, ils ont su réunir, ils rassemblent encore tous les jours, ceux qui savent ouvrir les yeux pour voir, les oreilles pour entendre. L'erreur étant arrivée à son dernier excès et s'étant montrée dans sa dernière expression, la vérité a fait entendre par leur bouche ses arrêts les plus formidables, a dévoilé à la fois tous ses principes à jamais immuables et leurs conséquences non moins absolues: toutes les nuances ont disparu, tous les ménagements de timidité ou de prudence ont cessé; d'une main ferme, ces courageux athlètes ont tracé la digue de séparation; et, ce qui est encore nouveau sous le soleil, les deux *Cités*, celle du monde et celle de Dieu, se sont séparées pour n'être plus désormais confondues jusqu'à la fin; et, dès cette vie, elles sont devenues manifestes à tous les yeux.

Parmi ces interprètes de la vérité, si visiblement choisis et appelés par elle pour rétablir son empire et relever ses autels, nul n'a paru avec plus d'éclat que M. le comte de Maistre: dès les commencements de la grande époque où nous avons le

malheur de vivre, il fit entendre sa voix, et ses premières paroles, qui retentirent dans l'Europe entière (1), laissèrent un souvenir que trente années d'événements inouïs ne purent effacer. De même que celles des prophètes, ses paroles dévoilaient l'avenir, en même temps qu'elles indiquaient aux hommes les moyens de les rendre meilleurs. Ce qu'il a prédit est arrivé; puisse-t-il être un jour suivi dans ce qu'il a conseillé!

--

(1) Dans l'ouvrage fameux intitulé: *Considérations sur la France*, publié en 1796. Quoique rigoureusement défendu par le méprisabled pouvoir qui tyrannisait alors la France, il eut, dans la même année, trois éditions, et une quatrième l'année suivante. Dès 1793, époque de sa retraite en Piémont, M. de Maistre avait fait paraître deux lettres d'un *Royaliste savoisien* à ses compatriotes; et en 1795, il avait publié un autre écrit, sous le titre de *Jean Claude Tétu, maire de Montagnole*; brochure, dit-on, aussi piquante qu'ingénieuse sur les opinions du moment. Enfin en 1796, ses *Considérations sur la France* furent précédées d'un écrit intitulé: *Adresse de quelques parents des militaires savoisiens à la nation française*, dans lequel il combattait avec beaucoup d'énergie l'application des lois françaises sur l'émigration aux sujets du roi de Sardaigne. Mallet du Pan fut l'éditeur de ce dernier ouvrage.

Il fallut se taire lorsque la terre entière se taisait devant un seul homme: ce fut dans le silence et dans l'exil que M. de Maistre prépara et acheva en partie les travaux qui devaient compléter cette espèce de mission qu'il avait reçue d'éclairer et de reprendre son siècle, de tous les siècles sans doute le plus aveugle et le plus criminel. Toutefois, dès 1810, il publia à Pétersbourg l'ouvrage intitulé: *Essai sur le principe générateur des constitutions publiques*. Dans ce livre court, mais tout substantiel, l'auteur, remontant à la puissance divine comme à la source unique de toute autorité sur la terre, semble s'arrêter avec une sorte de complaisance sur cette grande idée qui féconde tout en effet dans le monde des intelligences, et de laquelle allaient bientôt émaner toutes ses autres productions. Dans un sujet qui était purement métaphysique, on lui reprocha d'avoir été trop métaphysicien; ceux qui lui firent un tel reproche ne savaient pas et peut-être ne savent point encore que c'est dans la métaphysique qu'il faut aller attaquer les erreurs qui corrompent et désolent aujourd'hui la société; c'est parce que les bases de cette science sont fausses, depuis Aristote jusqu'à nos jours, que je ne sais quoi de faux s'est glissé partout et jusqu'au sein de la vérité même, c'est-à-dire, jusque dans les paroles et dans les écrits d'un grand nombre de ses plus sincères et plus ardents défenseurs. Nous pouvons concevoir quelque espérance de voir bientôt se faire cette grande et utile réformation, et M. de Maistre aura la gloire d'y avoir puissamment contribué. En 1816, parut sa traduction française du traité de Plutarque, intitulé: *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*. Dans les notes savantes et profondes dont il accompagna cette traduction, M. de Maistre fit voir l'esprit du Christianisme exerçant son influence secrète et irrésistible sur un philosophe païen, l'éclairant à son insu, et lui faisant dire des choses que toute la sagesse humaine abandonnée à elle-même n'eût jamais pu dire ni même imaginer. On voit dès lors que ces grands mystères de la Providence occupaient fortement cet esprit dont la vue était si juste et si perçante; qu'il cherchait, autant qu'il est permis à un homme de le faire, à en pénétrer les profondeurs et à en justifier les décrets. C'est

en effet à suivre la Providence dans toutes ses voies qu'il s'était appliqué sans relâche dans ses longues et laborieuses études; et l'on vit bientôt paraître le livre fameux dans lequel, s'élevant d'un vol d'aigle au-dessus de tous les préjugés reçus, attaquant toutes les erreurs accréditées, renversant tous les sophismes de la mauvaise foi et de la fausse érudition, il nous rendit cette Providence visible dans le gouvernement *temporel* des papes, qu'il a présentés hardiment, *sous ce rapport* comme les bienfaiteurs et les conservateurs de la société européenne, après tant de déclamations ineptes qui, depuis trois siècles, ne cessent de les en déclarer les tyrans et les fléaux. On n'a point répondu aux deux premiers volumes de ce livre, qu'un des plus grands esprits de notre âge a qualifié de SUBLIME (1); et, bien que le sujet en soit plutôt politique que religieux, l'impiété, qui se croit justement attaquée dès que l'on parle du chef de l'Église autrement que pour l'insulter, ne l'eût point laissé sans réponse, s'il eût été possible d'y répondre. On ne répondra pas davantage au troisième qui vient de paraître, et qui traite spécialement du pape dans ses rapports avec l'*Église gallicane*. Il ne convaincra pas sans doute des esprits passionnés et vieillis dans les habitudes d'une doctrine absurde et dangereuse, mais les passions les plus irascibles seront elles-mêmes réduites au silence.

--

(1) M. le vicomte de Bonald.

Nous ne dirons point que les SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG que nous publions aujourd'hui, dernière production de cette homme illustre, soient un ouvrage supérieur au livre du PAPE. Tous les deux sont l'oeuvre du génie; tous les deux nous semblent également beaux: cependant quelque admiré qu'ait été celui-ci, nous ne doutons point que les SOIRÉES ne trouvent encore un plus grand nombre d'admirateurs. Dans le livre du PAPE, M. de Maistre ne développe qu'une seule vérité: c'est à mettre cette vérité unique dans tout son jour qu'il consacre toutes les ressources de son talent, qu'il prodigue tous les trésors de son savoir; ici le champ est plus vaste, ou, pour mieux dire, sans limites: c'est l'homme qu'il considère dans tous ses rapports avec Dieu; c'est le libre arbitre et la puissance divine qu'il entreprend de concilier; c'est la grande énigme du bien et du mal qu'il veut expliquer; ce sont d'innombrables vérités, ou plutôt ce sont toutes les grandes et utiles vérités, dont il s'empare comme de son propre bien, pour les défendre en possesseur légitime contre l'orgueil et l'impiété qui les ont toutes attaquées. Au milieu d'une route semée de tant d'écueils, il marche d'un pas assuré, le flambeau des traditions à la main; et sa raison en reçoit des lumières qu'elle fait rejaillir sur tous les objets dont elle sonde les profondeurs. Jamais la philosophie abjecte du dix-huitième siècle ne rencontra d'adversaire plus redoutable: ni la science, ni le génie, ni les renommées ne lui imposent; il avance sans cesse, abattant devant lui tous ces colosses aux pieds d'argile; il a des armes de toutes espèces pour les combattre: c'est le cri de l'indignation; c'est le rire amer du mépris; c'est le trait acéré du sarcasme; c'est une dialectique qui atterre; ce sont des traits d'éloquence qui foudroient. Jamais on ne pénétra avec plus de sagacité dans les replis les plus tortueux d'un sophisme pour le mettre au grand jour et le montrer tel qu'il est, absurde ou ridicule; jamais une érudition plus étendue et plus variée ne fut employée avec plus d'art et de jugement pour fortifier le raisonnement de toute la puissance du témoignage. Puis ensuite, quand il pénètre jusqu'au fond du coeur

de l'homme, quand il visite, pour ainsi parler, les parties les plus secrètes de son intelligence, soit qu'il en explique la force, soit qu'il en dévoile la faiblesse, quelle foule d'aperçus ingénieux, de traits inattendus, de vérités profondes et nouvelles! Que de sentiments tendres, délicats et généreux! quelle foi pieuse et inébranlable! quel esprit que celui qui a pu concevoir des pensées si grandes, si étonnantes sur la GUERRE! quel coeur que celui d'où il semble s'écouler, comme d'une source pure et vivifiante, des paroles si animées et si touchantes sur la PRIERE!

Dans tous les ouvrages qu'il avait publiés jusqu'à celui-ci, la manière d'écrire de M. de Maistre a été jugée claire, nerveuse, animée, abondante en expressions brillantes et en tournures originales: ce sont là ses principaux caractères. Dans les SOIRÉES, où des sujets variés et innombrables semblent en quelque sorte se presser sous sa plume, l'illustre auteur s'abandonne davantage et prend tous les tons. À la force et à l'éclat il sait unir, au besoin, la grâce et la douceur; il sait étendre au resserrer son style avec autant de charme que de flexibilité, et ce style est toujours vivant de toute la vie de cette âme où il y avait comme une surabondance de vie. Ce n'est point un style académique, à Dieu ne plaise! c'est celui des grands écrivains, qui ne prennent des écrivains classiques que ce qu'il faut en prendre, et qui reçoivent le reste de leurs propres inspirations. Et n'est-ce pas ainsi qu'il convient en effet d'entendre et de mettre en pratique les traditions de notre grand siècle littéraire? Ces traditions ne sont point perdues, ainsi que le semblent craindre quelques amateurs délicats des lettres, trop épris peut-être de certaines beautés de langage, partisans trop exclusifs de certaines manières d'écrire qui ne sont plus de notre âge, et ne prenant pas garde que l'imitation servile, qui fait les rhéteurs, est justement dédaignée de l'écrivain qui sait penser, qui a de la conscience et des entrailles. Les princes de notre littérature, qui sans doute doivent être éternellement nos modèles, comment s'y prenaient-ils eux-mêmes pour enrichir leurs écrits des précieuses dépouilles qu'ils avaient enlevées aux génies sublimes de la Grèce et de Rome? se faisaient-ils Grecs et Romains? non sans doute: ils demeuraient Français, et Français comme on l'était au temps de Louis XIV. Avec un goût exquis et le jugement le plus sûr, ils savaient accommoder l'éloquence des républiques et l'inspiration des muses païennes aux moeurs nobles et douces d'une grande et paisible monarchie, à la morale pure et austère d'une religion descendue du ciel. C'est ainsi que, nous offrant l'exemple, ils nous ont aussi laissé le précepte. Imitons-les donc ainsi qu'eux-mêmes ont imité: méditons sans cesse ces chefs-d'oeuvres où ils ont honoré la parole humaine plus peut-être qu'on ne l'avait jamais fait avant eux; mais visitons en même temps, et avec une ardeur non moins studieuse, ces sources antiques et fécondes où ils se sont abreuvés avant nous, où nous trouverons encore à puiser après eux; et ce que nous y aurons amassé, essayons d'en faire un utile et généreux usage, selon les temps où nous vivons et les circonstances où nous pourrons nous trouver. Tout homme qui joindra un grand sens à un talent véritable sentira donc que le dix-neuvième siècle ne peut être littéraire, ainsi que l'a été le dix-septième; qu'on n'écrit point, et qu'en effet on ne doit point écrire au milieu de tous les désordres, de toutes les erreurs, de toutes les passions, de toutes les haines, de la plus effroyable corruption, comme on écrivait au sein de l'ordre, de la paix, de toutes les prospérités, lorsque la société était en quelque sorte pleine de foi, d'espérance et d'amour. Ah! sans doute, si ces grands esprits eussent vécu dans nos temps

malheureux, la douceur de Massillon se fût changée en véhémence; une sainte indignation transportant Bourdaloue eût donné à sa puissante dialectique des mouvements plus passionnés; Pascal eût dirigé vers le même but les traits étincelants de sa satire, les traits non moins pénétrants de sa mâle éloquence; et la voix de Bossuet eût fait entendre des tonnerres encore plus retentissants. Boileau et Racine, tous les deux si pleins de raison, considéreraient aujourd'hui comme de vains amusements les chefs-d'oeuvres qui font leur immortalité; et, abandonnant ces agréables et innocents mensonges, dont ils avaient fait chez les anciens une moisson si riche et peut-être trop abondante, on les verrait consacrer uniquement à louer ou à défendre la céleste vérité tous ces dons célestes du génie et du talent qui leur avaient été si magnifiquement prodigués. Maintenant, c'est donc en imitant ces parfaits modèles, sans toutefois leur ressembler, qu'on peut aspirer à vivre aussi longtemps qu'eux; c'est pour ne s'être point servilement traîné sur leurs traces, c'est pour avoir marché librement dans la même route, dans cette route devenue plus large depuis deux siècles, et surtout conduisant plus loin, que M. de Maistre et quelques autres rares esprits (1) ont élevé des monuments qui sont destinés, comme ceux du grand siècle, à vivre aussi longtemps que la langue française, et à servir à leur tour de modèles à la postérité. La critique trouvera sans doute à reprendre dans les écrits de cet homme célèbre: et quelle oeuvre fut jamais parfaite? Elle pourra remarquer, particulièrement dans l'ouvrage que nous publions, quelques expressions et même quelques plaisanteries que le bon goût de l'auteur aurait dû rejeter; elle lui reprochera de donner quelquefois à la raison les apparences du sophisme, par la manière recherchée et trop subtile dont il présente certaines vérités; mais si cette critique est franche, raisonnable, impartiale, elle reconnaîtra en même temps qu'il serait honteux pour elle de s'arrêter à ces taches rares et légères qui se perdent dans l'éclat de tant de beautés supérieures, et souvent de l'ordre le plus élevé.

--

(1) _ Pauci quos aequus amavit
Jupiter._

Virg.

À la suite des SOIRÉES, on lira un opuscule intitulé: *Éclaircissement sur les sacrifices*; et nous ne craignons pas de dire que, dans ces deux volumes, il n'est rien peut-être qui soit de nature à produire de plus profondes impressions. L'auteur, avec sa prodigieuse érudition, qui semble ici se surpasser elle-même par de nouveaux prodiges, parcourt le monde entier et compulse les annales les plus obscures et les plus cachées, pour nous y montrer le *sacrifice*, et le *sacrifice SANGLANT*, établi dans tous les temps, dans tous les lieux, et sur la foi d'une tradition universelle et immémoriale, qui a partout enseigné et persuadé partout: « Que la chair et le sang sont coupables, et que le ciel est irrité contre la chair et le sang; que dans l'effusion du sang il est une vertu *expiatrice*; que le sang coupable peut être *racheté* par le sang innocent. » Croyance inexplicable que ni la raison ni la folie n'ont pu inventer, encore moins faire adopter généralement; croyance mystérieuse, qui a sa racine dans les dernières profondeurs du coeur humain, et qui, dans ses applications les plus cruelles, les plus révoltantes, les plus erronées, se rattache par d'invisibles liens à la plus grande des vérités. L'auteur poursuit

cette vérité aux traces de lumières qu'elle laisse après elle à travers la nuit profonde de l'idolâtrie. Au milieu des erreurs de tant de fausses religions, il retrouve plus ou moins altérés tous les dogmes de la véritable, toutes ses promesses, tous ses mystères, toutes les destinées de l'homme, et vient finir en se prosternant devant le *sacrifice* incompréhensible qui *a tout consommé*, aux pieds de la grande Victime qui a opéré *le salut* du monde entier *par le sang*. Rien de plus frappant que ce morceau: c'est un tableau que, dans toutes ses parties, on peut dire achevé.

Hélas! Il n'en est pas ainsi du livre même des SOIRÉES. Il était arrêté que M. le comte de Maistre ne recevrait point ici-bas la dernière couronne due à ses longs et pieux travaux; il travaillait encore à ce bel ouvrage, lorsque Dieu a voulu l'appeler à lui pour lui donner dans un monde meilleur, cette couronne « *que la rouille et les vers n'altéreront point; cette couronne incorruptible qui ne sera point enlevée (1).* » Ceux qui l'aimaient ne se consoleront point de l'avoir perdu; l'Europe entière a donné des regrets à cette perte vraiment européenne; et ces regrets se renouvelleront sans cesse pour les coeurs généreux, lorsque, jetant les yeux sur les lignes demi-achevées qui terminent le XIe entretien et les dernières que sa main ait tracées, ils verront que, de cette main déjà défaillante, il s'occupait alors de sonder la plaie la plus profonde de notre malheureux âge (2), d'en montrer le danger toujours croissant, et d'y rechercher sans doute des remèdes. C'est ainsi, qu'imitant jusqu'au dernier moment son divin modèle, « il a passé en faisant le bien. » *Pertransiit benefaciendo (3).*

--

(1) *Thesaurizate autem vobis thesauros in coelo, ubi neque aerugo neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt nec furantur.* Matth. VI, 20.

(2) Le Protestantisme.

(3) Act. X, 38.

PREMIER ENTRETEN.

Au mois de juillet 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Néva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T***, membre du sénat de Saint-Pétersbourg, et le chevalier de B***, jeune Français que les orages de la révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque, la conformité de goûts, et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité, avaient formé entre nous une liaison intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude*; car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'oeil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre Ier. Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la barque que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence

des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leurs ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats. Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque environné de vapeurs rougeâtres roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage du palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique: ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens: on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers: ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avidement marchand.

Nous rencontrons de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'oeuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu: le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'*Saack*. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'oeil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre

assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie: on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

À mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éloignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai vu jamais ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le coeur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu; si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

Sans nous communiquer nos sensations, nous jouissions avec délices de la beauté du spectacle qui nous entourait, lorsque le chevalier de B***, rompant brusquement le silence, s'écria: « Je voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous sommes, un de ces hommes pervers, nés pour le malheur de la société; un de ces monstres qui fatiguent la terre... »

« Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît (ce fut la question de ses deux amis parlant à la fois)? » - « Je lui demanderais, reprit le chevalier, si cette nuit lui paraît aussi belle qu'à nous. »

L'exclamation du chevalier nous avait tirés de notre rêverie: bientôt son idée originale engagea entre nous la conversation suivante, dont nous étions fort éloignés de prévoir les suites intéressantes.

LE COMTE.

Mon cher chevalier, les coeurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. Ils peuvent s'amuser, ou plutôt s'étourdir; jamais ils n'ont de jouissances réelles. Je ne les crois point susceptibles d'éprouver les mêmes sensations que nous. Au demeurant, Dieu veuille les écarter de notre barque.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc que les méchants ne sont pas heureux? Je voudrais le croire aussi; cependant j'entends dire chaque jour que tout leur réussit. S'il en était ainsi réellement, je serais un peu fâché que la Providence eût réservé entièrement pour un autre monde la punition des méchants et la récompense des justes: il me semble qu'un petit à-compte de part et d'autre dès cette vie même n'aurait rien gâté. C'est ce qui me ferait désirer au moins que les méchants, comme vous le croyez, ne fussent pas susceptibles de certaines sensations qui nous ravissent. Je vous avoue que je ne vois pas trop clair dans cette question. Vous devriez bien me dire ce que vous en pensez, vous, messieurs, qui êtes si forts dans ce genre de philosophie.

Pour moi qui, dans les camps nourri dès mon enfance

Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,

je vous avoue que je ne me suis pas trop informé de quelle manière il plaît à Dieu d'exercer sa justice, quoique, à vous dire vrai, il me semble, en réfléchissant sur ce qui se passe dans le monde, que s'il punit dès cette vie, au moins il ne se presse pas.

LE COMTE.

Pour peu que vous en ayez d'envie, nous pourrions fort bien consacrer la soirée à l'examen de cette question, qui n'est pas difficile en elle-même, mais qui a été embrouillée par les sophismes de l'orgueil et de sa fille aînée l'irréligion. J'ai grand regret à ces *symposiaques*, dont l'antiquité nous a laissé quelques monuments précieux. Les dames sont aimables sans doute; il faut vivre avec elles, pour ne pas devenir sauvages. Les sociétés nombreuses ont leur prix; il faut même savoir s'y prêter de bonne grâce; mais quand on a satisfait à tous les devoirs imposés par l'usage, je trouve fort bon que les hommes s'assemblent quelquefois pour raisonner, même à table. Je ne sais pourquoi nous n'imitons plus les anciens sur ce point. Croyez-vous que l'examen d'une question intéressante n'occupât pas le temps d'un repas d'une manière plus utile et plus agréable même que les discours légers ou répréhensibles qui animent les nôtres? C'était, à ce qu'il me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin et à l'autre d'être pédante. Nous n'avons plus de Bacchus, et d'ailleurs notre petite *symposie* le rejette expressément; mais nous avons une Minerve bien meilleure que celle des anciens; invitons-la à prendre le thé avec nous: elle est affable et n'aime pas le bruit; j'espère qu'elle viendra.

Vous voyez déjà cette petite terrasse supportée par quatre colonnes chinoises au-dessus de l'entrée de ma maison: mon cabinet de livres ouvre immédiatement sur cette espèce de belvédère, que vous nommerez si vous voulez un grand balcon; c'est là qu'assis dans un fauteuil antique, j'attends paisiblement le moment du sommeil. Frappé deux fois de la foudre, comme vous savez, je n'ai plus de droit à ce qu'on appelle vulgairement *bonheur*: je vous avoue même qu'avant de m'être raffermi par de salutaires réflexions, il m'est arrivé trop souvent de me demander à moi-même: *Que me reste-t-il?* Mais la conscience, à force de me répondre MOI, m'a fait rougir de ma faiblesse, et depuis longtemps je ne suis pas même tenté de me plaindre. C'est là surtout, c'est dans mon observatoire que je trouve des moments délicieux. Tantôt je m'y livre à de sublimes méditations: l'état où elles me conduisent par degrés tient du ravissement. Tantôt j'évoque, innocent magicien, des ombres vénérables qui furent jadis pour moi des divinités terrestres, et que j'invoque aujourd'hui comme des génies tutélaires. Souvent il me semble qu'elles me font signe; mais lorsque je m'élançe vers elles, de charmants souvenirs me rappellent ce que je possède encore, et la vie me paraît aussi belle que si j'étais encore dans l'âge de l'espérance.

Lorsque mon cœur oppressé me demande du repos, la lecture vient à mon secours. Tous mes livres sont là sous ma main: il m'en faut peu, car je suis depuis longtemps bien convaincu de la parfaite inutilité d'une foule d'ouvrage qui jouissent encore d'une grande réputation...

Les trois amis ayant débarqué et pris place autour de la table à thé, la conversation reprit son cours.

LE SÉNATEUR.

Je suis charmé qu'une saillie de M. le chevalier nous ait fait naître l'idée d'une *symposie* philosophique. Le sujet que nous traiterons ne saurait être plus intéressant: *le bonheur des méchants, le malheur des justes!* C'est le grand scandale de la raison humaine. Pourrions-nous mieux employer une soirée qu'en la consacrant à l'examen de ce mystère de la métaphysique divine? Nous serons conduits à sonder, autant du moins qu'il est permis à la faiblesse humaine, *l'ensemble des voies de la Providence dans le gouvernement du monde moral.* Mais je vous en avertis, M. le Comte, il pourrait bien vous arriver, comme à la sultane *Schéerazade*, de n'en être pas quitte pour une soirée: je ne dis pas que nous allions jusqu'à *mille et une*; il y aurait de l'indiscrétion; mais nous y reviendrons au moins plus souvent que vous ne l'imaginez.

LE COMTE.

Je prends ce que vous dites pour une politesse et non pour une menace. Au reste, messieurs, je puis vous renvoyer ou l'une ou l'autre, comme vous me l'adressez. Je ne demande ni accepte même de partie principale dans mes entretiens; nous mettrons, si vous le voulez bien, nos pensées en commun: je ne commence même que sous cette condition.

Il y a longtemps, messieurs, qu'on se plaint de la Providence dans la distribution des biens et des maux; mais je vous avoue que jamais ces difficultés n'ont pu faire la moindre impression sur mon esprit. Je vois avec une certitude d'intuition, et j'en remercie humblement cette Providence, que sur ce point l'homme SE TROMPE dans toute la force du terme et dans le sens naturel de l'expression.

Je voudrais pouvoir dire comme Montaigne: *L'homme se pipe*, car c'est le véritable mot. Ou, sans doute l'homme *se pipe*; il est dupe de lui-même; il prend les sophismes de son cœur naturellement rebelle (hélas! rien n'est plus certain) pour les doutes réels nés dans son entendement. Si quelquefois la superstition *croit de croire*, comme on le lui a reproché, plus souvent encore, soyez-en sûrs, l'orgueil *croit ne pas croire*. C'est toujours l'homme qui *se pipe*; mais, dans le second cas, c'est bien pire.

Enfin, messieurs, il n'y a pas de sujet sur lequel je me sente plus fort que celui du gouvernement temporel de la Providence: c'est donc avec une parfaite conviction, c'est avec une satisfaction délicieuse que j'exposerai à deux hommes que j'aime tendrement quelques pensées utiles que j'ai recueillies sur la route, déjà longue, d'une vie consacrée tout entière à des études sérieuses.

LE CHEVALIER.

Je vous entendrai avec le plus grand plaisir, et je ne doute pas que notre ami commun ne vous accorde la même attention; mais permettez-moi, je vous en prie, de commencer par vous chicaner avant que vous ayez commencé, et ne m'accuser point de *répondre à votre silence*; car c'est tout comme si vous aviez déjà parlé, et je sais très bien ce que vous allez me dire. Vous êtes, sans le moindre doute, sur le point de commencer par où les prédicateurs finissent, *par la vie éternelle*. « Les méchants sont heureux dans ce monde; mais ils seront tourmentés dans l'autre: les justes, au contraire, souffrent dans celui-ci; mais ils seront heureux dans l'autre. » Voilà ce qu'on trouve partout. Et pourquoi vous cacherais-je que cette réponse tranchante ne me satisfait pas pleinement? Vous ne me soupçonneriez pas, j'espère, de vouloir détruire ou affaiblir cette grande

preuve; mais il me semble qu'on ne lui nuirait point du tout en l'associant à d'autres.

LE SÉNATEUR.

Si M. le chevalier est indiscret ou trop précipité, j'avoue que j'ai tort comme lui et autant que lui; car j'étais sur le point de vous quereller aussi avant que vous eussiez entamé la question: ou, si vous voulez que je vous parle plus sérieusement, je voulais vous prier de sortir des routes battues. J'ai lu plusieurs de vos écrivains ascétiques du premier ordre, que je vénère infiniment; mais, tout en leur rendant la justice qu'ils méritent, je ne vois pas sans peine que, sur cette grande question des voies de la justice divine dans ce monde, ils semblent presque tous passer condamnation sur le fait, et convenir qu'il n'y a pas moyen de justifier la Providence divine dans cette vie. Si cette proposition n'est pas fausse, elle me paraît au moins extrêmement dangereuse; car il y a beaucoup de danger à laisser croire aux hommes que la vertu ne sera récompensée et le vice puni que dans l'autre vie. Les incrédules, pour qui ce monde est tout, ne demandent pas mieux, et la foule même doit être rangée sur la même ligne: l'homme est si distrait, si dépendant des objets qui le frappent, si dominé par ses passions, que nous voyons tous les jours le croyant le plus soumis braver les tourments de la vie future pour le plus misérable plaisir. Que sera-ce de celui qui ne croit pas ou qui croit faiblement? Appuyons donc tant qu'il vous plaira sur la vie future qui répond à toutes les objections; mais s'il existe dans ce monde un véritable gouvernement moral, et si, dès cette vie même, le crime doit trembler, pourquoi le décharger de cette crainte?

LE COMTE.

Pascal observe quelque part que *la dernière chose qu'on découvre en composant un livre, est de savoir quelle chose on doit placer la première*: je ne fais point un livre, mes bons amis, mais je commence un discours qui peut-être sera long, et j'aurais pu balancer sur le début: heureusement vous me dispensez du travail de la délibération; c'est vous-mêmes qui m'apprenez par où je dois commencer. L'expression familière qu'on ne peut adresser qu'à un enfant ou à un inférieur, *vous ne savez ce que vous dites*, est néanmoins le compliment qu'un homme sensé aurait droit de faire à la foule qui se mêle de dissenter sur les questions épineuses de la philosophie. Avez-vous jamais entendu, messieurs, un militaire se plaindre qu'à la guerre les coups ne tombent que sur les honnêtes gens, et qu'il suffit d'être un scélérat pour être invulnérable? Je suis sûr que non, parce que en effet chacun sait que les balles ne choisissent personne. J'aurais bien droit d'établir au moins une parité parfaite entre les maux de la guerre par rapport aux militaires, et les maux de la vie en général par rapport à tous les hommes; et cette parité, supposée exacte, suffirait seule pour faire disparaître une difficulté fondée sur une fausseté manifeste; car il est non seulement faux, mais évidemment FAUX *que le crime soit en général heureux, et la vertu malheureuse en ce monde*: il est, au contraire, de la plus grande évidence que les biens et les maux sont une espèce de loterie où chacun sans distinction peut tirer un billet blanc ou noir. Il faudrait donc changer la question, et demander *pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable; et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir*? Mais cette question est tout à fait différente de l'autre, et je suis même fort étonné si le simple énoncé ne

vous en démontre pas l'absurdité; car c'est une de mes idées favorites que l'homme droit est assez communément averti, par un sentiment intérieur, de la fausseté ou de la vérité de certaines propositions avant tout examen, souvent même sans avoir fait les études nécessaires pour être en état de les examiner avec une parfaite connaissance de cause.

LE SÉNATEUR.

Je suis si fort de votre avis et si amoureux de cette doctrine, que je l'ai peut-être exagérée en la portant dans les sciences naturelles; cependant je puis, au moins jusqu'à un certain point, invoquer l'expérience à cet égard. Plus d'une fois il m'est arrivé, en matière de physique ou d'histoire naturelle, d'être choqué, sans trop savoir dire pourquoi, par de certaines opinions accréditées, que j'ai eu le plaisir ensuite (car c'en est un) de voir attaquées, et même tournées en ridicule par des hommes profondément versés dans ces même sciences, dont je me pique peu, comme vous savez. Croyez-vous qu'il faille être l'égal de Descartes pour avoir le droit de se moquer de ses tourbillons? Si l'on vient me raconter que cette planète que nous habitons n'est qu'une éclaboussure du soleil, enlevée, il y a quelques millions d'années, par une comète extravagante courant dans l'espace; ou que les animaux se font comme des maisons, en mettant ceci à côté de cela; ou que toutes les couches de notre globe ne sont que le résultat fortuit d'une précipitation chimique, et cent autres belles choses de ce genre qu'on a débitées dans notre siècle, faut-il donc avoir beaucoup lu, beaucoup réfléchi, faut-il être de quatre ou cinq académies pour sentir l'extravagance de ces théories? Je vais plus loin; je crois que dans les questions mêmes qui tiennent aux sciences exactes, ou qui paraissent reposer entièrement sur l'expérience, cette règle de la conscience intellectuelle n'est pas à beaucoup près nulle pour ceux qui ne sont point initiés à ces sortes de connaissances; ce qui me conduit à douter, je vous l'avoue en baissant la voix, de plusieurs choses qui passent généralement pour certaines. L'explication des marées par l'attraction luni-solaire, la décomposition et la recomposition de l'eau, d'autres théories encore que je pourrais vous citer et qui passent aujourd'hui pour des dogmes, refusent absolument d'entrer dans mon esprit, et je me sens invinciblement porté à croire qu'un savant de bonne foi viendra quelque jour nous apprendre que nous étions dans l'erreur sur ces grands objets, ou qu'on ne s'entendait pas. Vous me direz peut-être (l'amitié en a le droit): *C'est pure ignorance de votre part*. Je me le suis dit mille fois à moi-même. Mais dites-moi à votre tour pourquoi je ne serais pas également indocile à d'autres vérités? Je les crois sur la parole des maîtres, et jamais il ne s'élève dans mon esprit une seule idée *contre la foi*.

D'où vient alors ce sentiment intérieur qui se révolte contre certaines théories? On les appuie sur des arguments que je ne saurais pas renverser, et cependant cette conscience dont nous parlons n'en dit pas moins: *Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi*.

LE COMTE.

Vous parlez latin, monsieur le sénateur, quoique nous ne vivions point ici dans un pays latin. C'est très bien fait à vous de faire des excursions sur des terres étrangères; mais vous auriez dû ajouter dans les règles de la politesse, *avec la permission de monsieur le chevalier*.

LE CHEVALIER.

Vous me plaisantez, monsieur le comte: sachez, s'il vous plaît, que je ne suis point du tout aussi brouillé que vous pourriez le croire avec la langue de l'ancienne Rome. Il est vrai que j'ai passé la fin de mon bel âge dans les camps, où l'on cite peu Cicéron; mais je l'ai commencé dans un pays où l'éducation elle-même commence presque toujours par le latin. J'ai fort bien compris le passage que je viens d'entendre, sans savoir cependant à qui il appartient. Au reste, je n'ai pas la prétention d'être sur ce point, ni sur tant d'autres, l'égal de monsieur le sénateur dont j'honore infiniment les grandes et solides connaissances. Il a bien le droit de me dire, même avec une certaine emphase:

..... Va dire à ta patrie

Qu'il est quelque *savoir* au bord de la Scythie.

Mais permettez, je vous prie, messieurs, au plus jeune de vous de vous ramener dans le chemin dont nous nous sommes étrangement écartés. Je ne sais comment nous sommes tombés de la Providence au latin.

LE COMTE.

Quelque sujet qu'on traite, mon aimable ami, on parle toujours d'elle. D'ailleurs une conversation n'est point un livre; peut-être même vaut-elle mieux qu'un livre, précisément parce qu'elle permet de divaguer un peu. Mais pour rentrer dans notre sujet par où nous en sommes sortis, je n'examinerai pas dans ce moment jusqu'à quel point on peut se fier à ce sentiment intérieur que M. le sénateur appelle, avec une grande justesse, *conscience intellectuelle*.

Je me permettrai encore moins de discuter les exemples particuliers auxquels il l'a appliquée; ces détails nous conduiraient trop loin de notre sujet. Je dirai seulement que la droiture du coeur et la pureté habituelle d'intention peuvent avoir des influences secrètes et des résultats qui s'étendent bien plus loin qu'on ne l'imagine communément. Je suis donc très disposé à croire que chez des hommes tels que ceux qui m'entendent, l'instinct secret dont nous parlions tout à l'heure devinera juste assez souvent, même dans les sciences naturelles; mais je suis porté à le croire à peu près infaillible lorsqu'il s'agit de philosophie rationnelle, de morale, de métaphysique et de théologie naturelle. Il est infiniment digne de la suprême sagesse, qui a tout créé et tout réglé, d'avoir dispensé l'homme de la science dans tout ce qui l'intéresse véritablement. J'ai donc eu raison d'affirmer que la question qui nous occupe étant une fois posée exactement, la détermination intérieure de tout esprit bien fait devait nécessairement précéder la discussion.

LE CHEVALIER.

Il me semble que M. le sénateur approuve, puisqu'il n'objecte rien. Quant à moi, j'ai toujours eu pour maxime de ne jamais contester sur les opinions utiles. Qu'il y ait une conscience pour l'esprit comme il y en a une pour le coeur, qu'un sentiment intérieur conduise l'homme de bien, et le mette en garde contre l'erreur dans les choses mêmes qui semblent exiger un appareil préliminaire d'études et de réflexions, c'est une opinion très digne de la sagesse divine et très honorable pour l'homme: ne jamais nier ce qui est utile, ne jamais soutenir ce qui pourrait nuire, c'est, à mon sens, une règle sacrée qui devrait surtout conduire les hommes que leur profession écarte comme moi des études approfondies. N'attendez donc

aucune objection de ma part: cependant, sans nier que le sentiment chez moi ait déjà pris parti, je n'en prierai pas moins M. le comte de vouloir bien encore s'adresser à ma raison.

LE COMTE.

Je vous le répète; je n'ai jamais compris cet argument éternel contre la Providence, tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchants. Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait de même parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble; il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes. Mais les fausses opinions ressemblent à la fausse monnaie qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'il font. C'est l'impiété qui a d'abord fait grand bruit de cette objection; la légèreté et la bonhomie l'ont répétée: mais en vérité ce n'est rien. Je reviens à ma première comparaison: un homme de bien est tué à la guerre, est-ce une injustice? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle; si son ami le trahit; s'il est écrasé par la chute d'un édifice, etc., c'est encore un malheur; mais rien de plus, puisque tous les hommes sans distinction sont sujets à ces sortes de disgrâces. Ne perdez jamais de vue cette grande vérité: *Qu'une loi générale, si elle n'est injuste pour tous, ne saurait l'être pour l'individu.* Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvait échapper; celui qui en revient pouvait y rester. Tous ne sont pas morts; mais tous étaient là pour mourir. Dès lors plus d'injustice: la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous (1); l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un accident. Pour trouver des difficultés dans cet ordre de choses, il faut les aimer; malheureusement on les aime et on les cherche: le coeur humain, continuellement révolté contre l'autorité qui le gêne, fait des contes à l'esprit qui les croit; nous accusons la Providence, pour être dispensés de nous accuser nous-mêmes; nous élevons contre elle des difficultés que nous rougirions d'élever contre un souverain ou contre un simple administrateur dont nous estimerions la sagesse. Chose étrange! il nous est plus aisé d'être justes envers les hommes qu'envers Dieu (1).

--

(1) *Multos inveni aequos adversus homines; adversus Deos, neminem.* (Sen, Ep. XCV.).

Il me semble, messieurs, que j'abuserais de votre patience si je m'étendais davantage pour vous prouver que la question est ordinairement mal posée, et que réellement *on ne sait ce qu'on dit* lorsqu'on se plaint que le vice est heureux, et la vertu malheureuse dans ce monde; tandis que, en faisant même la supposition la plus favorable aux murmureurs, il est manifestement prouvé que les maux de toute espèce pleuvent sur tout le genre humain comme les balles sur une armée, sans aucune distinction de personnes. Or, si l'homme de bien ne souffre pas *parce qu'il est homme de bien*, et si le méchant ne prospère pas *parce qu'il est méchant*, l'objection disparaît, et le bon sens a vaincu.

LE CHEVALIER.

J'avoue que si l'on s'en tient à la distribution des maux physiques et extérieurs, il y a évidemment inattention ou mauvaise foi dans l'objection qu'on en tire contre la

Providence; mais il me semble qu'on insiste bien plus sur l'impunité des crimes: c'est là le grand scandale, et c'est l'article sur lequel je suis le plus curieux de vous entendre.

LE COMTE.

Il n'est pas temps encore, M. le chevalier. Vous m'avez donné gain de cause un peu trop vite sur ces maux que vous appelez *extérieurs*. Si j'ai toujours supposé, comme vous l'avez vu, que ces maux étaient distribués également à tous les hommes, je l'ai fait uniquement pour me donner ensuite plus beau jeu; car, dans le vrai, il n'en est rien. Mais, avant d'aller plus loin, prenons garde, s'il vous plaît, de ne pas sortir de la route; il y a des questions qui se touchent, pour ainsi dire, de manière qu'il est aisé de glisser de l'une à l'autre sans s'en apercevoir: de celle-ci, par exemple: *Pourquoi le juste souffre-t-il?* on se trouve insensiblement à une autre: *Pourquoi l'homme souffre-t-il?* La dernière cependant est toute différente; c'est celle de l'origine du mal. Commençons donc par écarter toute équivoque. *Le mal est sur la terre*; hélas! c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être prouvée; mais de plus: *Il y est très justement, et Dieu ne saurait en être l'auteur*: c'est une autre vérité dont nous ne doutons, j'espère, ni vous ni moi, et que je puis me dispenser de prouver, car je sais à qui je parle.

LE SÉNATEUR.

Je professe de tout mon coeur la même vérité, et sans aucune restriction; mais cette profession de foi, précisément à cause de sa latitude, exige une explication. Votre saint Thomas a dit avec ce laconisme logique qui le distingue: *Dieu est l'auteur du mal qui punit, mais non de celui qui souille* (1). Il a certainement raison dans un sens; mais il faut s'entendre: Dieu est l'auteur du mal *qui punit*, c'est-à-dire du mal physique ou de la douleur, comme un souverain est l'auteur des supplices qui sont infligés sous ses lois. Dans un sens reculé et indirect, c'est bien *lui* qui pend et qui roue, puisque toute autorité et toute exécution légale part de lui; mais, dans le sens direct et immédiat, c'est le voleur, c'est le faussaire, c'est l'assassin, etc., qui sont les véritables auteurs de ce *mal qui les punit*; ce sont eux qui bâtissent les prisons, qui élèvent les gibets et les échafauds. En tout cela le souverain agit, comme la Junon d'Homère, *de son plein gré, mais fort à contre-coeur* (2). Il en est de même de Dieu (en excluant toujours toute comparaison rigoureuse qui serait insolente). Non seulement il ne saurait être, dans aucun sens, l'auteur du mal moral, ou du *péché*; mais l'on ne comprend pas même qu'il puisse être originellement l'auteur du mal physique, qui n'existerait pas si la créature intelligente ne l'avait rendu nécessaire en abusant de sa liberté. Platon l'a dit, et rien n'est plus évident de soi: *L'être bon ne peut vouloir nuire à personne* (3). Mais comme on ne s'avisera jamais de soutenir que l'homme de bien cesse d'être tel parce qu'il châtie justement son fils, ou parce qu'il tue un ennemi sur le champ de bataille, ou parce qu'il envoie un scélérat au supplice, gardons-nous, comme vous le disiez tout à l'heure, M. le comte, d'être moins équitable envers Dieu qu'envers les hommes. Tout esprit droit est convaincu par intuition que le mal ne saurait venir d'un Etre tout-puissant. Ce fut ce sentiment infailible qui enseigna jadis au bon sens romain de réunir, comme par un lien nécessaire, les deux titres augustes de TRES-BON et de TRES-GRAND. Cette magnifique expression, quoique née dans le sein du paganisme, a paru si juste, qu'elle a passé dans votre langue religieuse, si délicate et si exclusive. Je vous dirai même en passant qu'il m'est arrivé plus

d'une fois de songer que l'inscription antique, IOVI OPTIMO MAXIMO, pourrait se placer tout entière sur le fronton de vos temples latins: car qu'est-ce que IOV-I, sinon IOV-AH (II)?

--

(1) *Deus est auctor mali quod est poena, non autem mali quod est culpa.* (S.

Thom. S. Theol. p. 1. Quaest. 49, art. 11.)

(2) *Ἐκὼν ἀέκοντι γέ θυμῶο.* Iliad. IV, 45.

(3) *Probus invidet nemini.* In Tim.

LE COMTE.

Vous sentez bien que je n'ai pas envie de disputer sur tout ce que vous venez de dire. Sans doute, *le mal physique n'a pu entrer dans l'univers que par la faute des créatures libres; il ne peut y être que comme remède ou expiation, et par conséquent il ne peut avoir Dieu pour auteur direct; ce sont des dogmes incontestables pour nous.* Maintenant je reviens à vous, M. le chevalier. Vous conveniez tout à l'heure qu'on chicanait mal à propos la Providence sur la distribution des biens et des maux, mais que le scandale roule surtout sur l'impunité des scélérats. Je doute cependant que vous puissiez renoncer à la première objection sans abandonner la seconde; car s'il n'y a point d'injustice dans la distribution des maux, sur quoi fonderiez-vous les plaintes de la vertu? Le monde n'étant gouverné que par des lois générales, vous n'avez pas, je crois, la prétention que, si les fondements de la terrasse où nous parlons étaient mis subitement en l'air par quelque éboulement souterrain, Dieu fût obligé de suspendre en notre faveur les lois de la gravité, parce que cette terrasse porte dans ce moment trois hommes qui n'ont jamais tué ni volé; nous tomberions certainement, et nous serions écrasés. Il en serait de même si nous avions été membres de la loge des illuminés de Bavière, ou du comité du salut public. Voudriez-vous lorsqu'il grêle que le champ du juste fût épargné? voilà donc un miracle. Mais si, par hasard, ce juste venait à commettre un crime après la récolte, il faudrait encore qu'elle pûrît dans ses greniers: voilà un autre miracle, le miracle deviendrait l'état ordinaire du monde; c'est-à-dire qu'il ne pourrait plus y avoir de miracle; que l'exception serait la règle, et le désordre l'ordre. Exposer de pareilles idées, c'est les réfuter suffisamment.

Ce qui nous trompe encore assez souvent sur ce point, c'est que nous ne pouvons nous empêcher de prêter à Dieu, sans nous en apercevoir, les idées que nous avons sur la dignité et l'importance des personnes. Par rapport à nous, ces idées sont très justes, puisque nous sommes tous soumis à l'ordre établi dans la société; mais lorsque nous les transportons dans l'ordre général, nous ressemblons à cette reine qui disait: *Quand il s'agit de damner les gens de notre espèce, croyez que Dieu y pense plus d'une fois.* Élisabeth de France monte sur l'échafaud:

Robespierre y monte un instant après. L'ange et le monstre s'étaient soumis en entrant dans le monde à toutes les lois générales qui le régissent. Aucune expression ne saurait caractériser le crime des scélérats qui firent couler le sang le plus pur comme le plus auguste de l'univers; cependant, par rapport à l'ordre général, il n'y a point d'injustice; c'est toujours un malheur attaché à la condition de l'homme, et rien de plus. *Tout homme, en qualité d'homme, est sujet à tous les malheurs de l'humanité:* la loi est générale, donc elle n'est pas injuste. Prétendre que la dignité ou les indignités de l'homme doivent le soustraire à l'action d'un

tribunal inique ou trompé, c'est précisément vouloir qu'elles l'exemptent de l'apoplexie, par exemple, ou même de la mort.

Observez cependant que, malgré ces lois générales et nécessaires, il s'en faut de beaucoup que la prétendue égalité, sur laquelle j'ai insisté jusqu'à présent, ait lieu réellement. Je l'ai supposée, comme je vous l'ai dit, *pour me donner plus beau jeu*; mais rien n'est plus faux, et vous allez le voir.

Commencez d'abord par ne jamais considérer l'individu: la loi générale, la loi visible et visiblement juste est *que la plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu*. S'il en était autrement, il n'y aurait plus vice ni vertu, ni mérite, ni démerite, et par conséquent plus d'ordre moral. Supposez que chaque action vertueuse soit *payée*, pour ainsi dire, par quelque avantage temporel, l'acte, n'ayant plus rien de surnaturel, ne pourrait plus mériter une récompense de ce genre. Supposez, d'un autre côté, qu'en vertu d'une loi divine, la main d'un voleur doive tomber au moment où il commet un vol, on s'abstiendra de voler comme on s'abstiendrait de porter la main sous la hache d'un boucher; l'ordre moral disparaîtrait entièrement. Pour accorder donc cet ordre (le seul possible pour des êtres intelligents, et qui est d'ailleurs prouvé par le fait) avec les lois de la justice, il fallait que la vertu fût récompensée et le vice puni, même temporellement, mais non toujours, ni sur-le-champ; il fallait que le lot incomparablement plus grand de bonheur temporel fût attribué à la vertu, et le lot proportionnel de malheur, dévolu au vice; mais que l'individu ne fût jamais sûr de rien: et c'est en effet ce qui est établi. Imaginez toute autre hypothèse; elle vous mènera directement à la destruction de l'ordre moral, ou à la création d'un autre monde.

Pour en venir maintenant au détail, commençons, je vous prie, par la justice humaine. Dieu ayant voulu faire gouverner les hommes par des hommes, du moins extérieurement, il a remis aux souverains l'éminente prérogative de la punition des crimes, et c'est en cela surtout qu'ils sont ses représentants. J'ai trouvé sur ce sujet un morceau admirable dans les lois de Menu; permettez-moi de vous le lire dans le troisième volume des *OEuvres du chevalier William Jones*, qui est là sur ma table.

LE CHEVALIER.

Lisez, s'il vous plaît; mais avant, ayez la bonté de me dire ce que c'est que le roi Menu, auquel je n'ai jamais eu l'honneur d'être présenté.

LE COMTE.

Menu, M. le chevalier, est le grand législateur des Indes. Les uns disent qu'il est fils du Soleil, d'autres veulent qu'il soit fils de Brahma, la première personne de la Trinité indienne (1). Entre ces deux opinions, également probables, je demeure suspendu sans espoir de me décider. Malheureusement encore il m'est également impossible de vous dire à quelle époque l'un ou l'autre de ces deux pères engendra Menu. Le chevalier Jones, de docte mémoire, croit que le code de ce législateur est peut-être antérieur au Pentateuque, et *certainement* au moins antérieur à tous les législateurs de la Grèce (2). Mais M. Pinkerton, qui a bien aussi quelque droit à notre confiance, a pris la liberté de se moquer des Brahmes, et s'est cru en état de leur prouver que Menu pourrait fort bien n'être qu'un honnête légiste du XIIIe siècle (3). Ma coutume n'est pas de disputer pour d'aussi légères

différences; ainsi, messieurs, je vais vous lire le morceau en question, dont nous laisserons la date en blanc: écoutez bien.

--

(1) Maurice's history of Indostan. London, in-4, tom. I, pag. 53-54; et tom. II, pag. 57.

(2) Sir William Jones's works, tom. III.

(3) Géogr., tom. VI de la traduction française, pag. 260-261.

« Brahma, au commencement des temps, créa pour l'usage des rois le génie des peines, il lui donna un corps de pure lumière: ce génie est son fils; il est la justice même et le protecteur de toutes les choses créées. Par la crainte de ce génie tous les êtres sensibles, mobiles ou immobiles (1), sont retenus dans l'usage de leurs jouissances naturelles, et ne s'écartent point de leur devoir. Que le roi donc, lorsqu'il aura bien et dûment considéré le lieu, le temps, ses propres forces et la loi divine, inflige les peines justement à tous ceux qui agissent injustement: le châtement est un gouverneur actif; il est le véritable administrateur des affaires publiques, il est le dispensateur des lois, et les hommes sages l'appellent le *répondant* des quatre ordres de l'état, pour l'exact accomplissement de leurs devoirs. Le châtement gouverne l'humanité entière; le châtement la préserve; le châtement veille pendant que les gardes humains dorment. Le sage considère le châtement comme la perfection de la justice. Qu'un monarque indolent cesse de punir, et le plus fort finira par faire rôtir le plus faible. La race entière des hommes est retenue dans l'ordre par le châtement; car l'innocence ne se trouve guère, et c'est la crainte des peines qui permet à l'univers de jouir du bonheur qui lui est destiné. Toutes les classes seraient corrompues, toutes les barrières seraient brisées: il n'y aurait que confusion parmi les hommes si la peine cessait d'être infligée ou l'était injustement: mais lorsque la Peine, au teint noir, à l'oeil enflammé, s'avance pour détruire le crime, le peuple est sauvé si le juge a l'oeil juste (2). »

--

(1) *Fixed or locomotive*. Ibid., pag. 223.

(2) Sir William Jones's works, tom III, pag. 223-224.

LE SÉNATEUR.

Admirable! magnifique! vous êtes un excellent homme de nous avoir déterré ce morceau de philosophie indienne: en vérité la date n'y fait rien.

LE COMTE.

Il a fait la même impression sur moi. J'y trouve la raison européenne avec une juste mesure de cette emphase orientale qui plaît à tout le monde quand elle n'est pas exagérée: je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer avec plus de noblesse et d'énergie cette divine et terrible prérogative des souverains: *La punition des coupables*.

Mais permettez qu'averti par ces tristes expressions, j'arrête un instant vos regards sur un objet qui choque la pensée sans doute, mais qui est cependant très digne de l'occuper.

De cette prérogative redoutable dont je vous parlais tout à l'heure résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtements décernés par la justice humaine; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment; car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession.

Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce coeur sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter! À peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme: sans eux il ne connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui: il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège: il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras: alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue: les membres fracassés s'enlacent dans les rayons; la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini: le coeur lui bat, mais c'est de joie; il s'applaudit; il dit dans son coeur: *Nul ne roue mieux que moi*. Il descend: il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? Oui: Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable, etc.* Nul éloge moral ne peut lui convenir; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur: il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement: il a jeté notre terre sur ces deux pôles; *car Jehovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde* (1). Il y a donc dans le cercle temporel une loi divine et visible pour la punition du crime; et cette loi, aussi stable que la société qu'elle fait subsister, est exécutée invariablement depuis l'origine des choses: le mal étant sur la terre, il agit constamment; et par une conséquence nécessaire il doit être constamment réprimé par le châtement; et en effet, nous voyons sur toute la surface du globe une action constante de tous les gouvernements pour arrêter ou punir les attentats du crime: le glaive de la justice n'a point de fourreau; toujours il doit menacer ou frapper. Qu'est-ce donc qu'on

veut dire lorsqu'on se plain de l'*impunité du crime*? Pour qui sont le knout, les gibets, les roues et les bûchers? Pour le crime apparemment. Les erreurs des tribunaux sont des exceptions qui n'ébranlent point la règle: j'ai d'ailleurs plusieurs réflexions à vous proposer sur ce point. En premier lieu, ces erreurs fatales sont bien moins fréquentes qu'on ne l'imagine: l'opinion étant, pour peu qu'il soit permis de douter, toujours contraire à l'autorité, l'oreille du public accueille avec avidité les moindres bruits qui supposent un meurtre judiciaire; mille passions individuelles peuvent se joindre à cette inclination générale, mais j'en atteste votre longue expérience, M. le sénateur; c'est une chose excessivement rare qu'un tribunal homicide par passion ou par erreur. Vous riez, M. le chevalier!

--

(1) *Domini enim sunt cardines terrae, et posuit super eos orbem.* (Cant. Annae, l. Reg. II, 8.)

LE CHEVALIER.

C'est que dans ce moment j'ai pensé aux *Calas*; et les *Calas* m'ont fait penser *au cheval et à toute l'écurie* (1). Voilà comment les idées s'enchaînent, et comment l'imagination ne cesse d'interrompre la raison.

--

(1) À l'époque où la mémoire de *Calas* fut réhabilitée, le duc d'A... demandait à un habitant de Toulouse *comment il était possible que le tribunal de cette ville se fût trompé aussi cruellement*; à quoi ce dernier répondit par le proverbe trivial: *Il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche*. À la bonne heure, répliqua le duc, *mais toute une écurie!*

LE COMTE.

Ne vous excusez pas, car vous me rendez service en me faisant penser à ce jugement fameux qui me fournit une preuve de ce que je vous disais tout à l'heure. Rien de moins prouvé, messieurs, je vous l'assure, que l'innocence de *Calas*. Il y a mille raisons d'en douter, et même de croire le contraire; mais rien ne m'a frappé comme une lettre originale de Voltaire au célèbre Tronchin de Genève, que j'ai lue tout à mon aise, il y a quelques années. Au milieu de la discussion publique la plus animée, où Voltaire se montrait et s'intitulait le tuteur de l'innocence et le vengeur de l'humanité, il bouffonnait dans cette lettre comme s'il avait parlé de l'opéra-comique. Je me rappelle surtout cette phrase qui me frappa: *Vous avez trouvé mon mémoire trop chaud, mai je vous en prépare un autre AU BAIN-MARIE*. C'est dans ce style grave et sentimental que le digne homme parlait à l'oreille d'un homme qui avait sa confiance, tandis que l'Europe retentissait de ses *Trénodies* fanatiques.

Mais laissons là *Calas*. Qu'un innocent périsse, c'est un malheur comme un autre, c'est-à-dire commun à tous les hommes. Qu'un coupable échappe, c'est une autre exception du même genre. Mais toujours il demeure vrai, généralement parlant, *qu'il y a sur la terre un ordre universel et visible pour la punition temporelle des crimes*; et je dois encore vous faire observer que les coupables ne trompent pas à beaucoup près l'oeil de la justice aussi souvent qu'il serait permis de le croire si l'on n'écoutait que la simple théorie, vu les précautions infinies qu'ils prennent pour se cacher. Il y a souvent dans les circonstances qui décèlent les plus habiles scélérats, quelque chose de si inattendu, de si surprenant, de si *imprévoyable*, que les hommes, appelés par leur état ou par leurs réflexions à suivre ces sortes

d'affaires, se sentent inclinés à croire que la justice humaine n'est pas tout à fait dénuée, dans la recherche des coupables, d'une certaine assistance extraordinaire.

Permettez-moi d'ajouter encore une considération pour épuiser ce chapitre des peines. Comme il est très possible que nous soyons dans l'erreur lorsque nous accusons la justice humaine d'épargner un coupable, parce que celui que nous regardons comme tel ne l'est réellement pas; il est, d'un autre côté, également possible qu'un homme envoyé au supplice pour un crime qu'il n'a pas commis, l'ait réellement mérité par un autre crime absolument inconnu. Heureusement et malheureusement, il y a plusieurs exemples de ce genre prouvés par l'aveu des coupables; et il y en a, je crois, un plus grand nombre que nous ignorons. Cette dernière supposition mérite surtout grande attention; car quoique les juges, dans ce cas, soient grandement coupables ou malheureux, la Providence, pour qui tout est moyen, même l'obstacle, ne s'est pas moins servi du crime ou de l'ignorance pour exécuter cette justice temporelle que nous demandons; et il est sûr que les deux suppositions restreignent notablement le nombre des exceptions. Vous voyez donc combien cette prétendue égalité que j'avais d'abord supposée se trouve déjà dérangée par la seule considération de la justice humaine.

De ces punitions corporelles qu'elle inflige, passons maintenant aux maladies. Déjà vous me prévenez. Si on ôtait de l'univers l'intempérance dans tous les genres, on en chasserait la plupart des maladies, et peut-être même serait-il permis de dire toutes. C'est ce que tout le monde peut voir en général et d'une manière confuse; mais il est bon d'examiner la chose de près. S'il n'y avait point de mal moral sur la terre, il n'y aurait point de mal physique; et puisqu'une infinité de maladies sont le produit immédiat de certains désordres, n'est-il pas vrai que l'analogie nous conduit à généraliser l'observation? Avez-vous présente par hasard la tirade vigoureuse et quelquefois un peu dégoûtante de Sénèque sur les maladies de son siècle? Il est intéressant de voir l'époque de Néron marquée par une affluence de maux inconnus aux temps qui la précédèrent. Il s'écrie plaisamment: « Seriez-vous par hasard étonné de cette innombrable quantité de maladies? comptez les cuisiniers (1). » Il se fâche surtout contre les femmes: « Hippocrate, dit-il, l'oracle de la médecine, avait dit que les femmes ne sont point sujettes à la goutte. Il avait raison sans doute de son temps, aujourd'hui il aurait tort. Mais puisqu'elles ont dépouillé leur sexe pour revêtir l'autre, qu'elles soient donc condamnées à partager tous les maux de celui dont elles ont adopté tous les vices. *Que le ciel les maudisse pour l'infâme usurpation que ces misérables ont osé faire sur le nôtre!* (2) » Il y a sans doute des maladies qui ne sont, comme on ne l'aura jamais assez dit, que les résultats accidentels d'une loi générale: l'homme le plus moral doit mourir; et deux hommes qui font une course forcée, l'un pour sauver son semblable et l'autre pour l'assassiner, peuvent l'un et l'autre mourir de pleurésie; mais quel nombre effrayant de maladies en général et d'accidents particuliers qui ne sont dus qu'à nos vices! Je me rappelle que Bossuet, prêchant devant Louis XIV et toute sa cour, appelait la médecine en témoignage sur les suites funestes de la volupté (3). Il avait grandement raison de citer ce qu'il y avait de plus présent et de plus frappant; mais il aurait été en droit de généraliser l'observation; et pour moi je ne puis me refuser au sentiment d'un nouvel apologiste qui a soutenu que toutes les maladies ont leur source dans quelque

vice proscrit par l'Évangile; que cette loi sainte contient la véritable médecine du corps autant que celle de l'âme; de manière que, dans une société de justes qui en feraient usage, la mort ne serait plus que l'inévitable terme d'une vieillesse saine et robuste; opinion qui fut, je crois, celle d'Origène (III). Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que lorsque l'effet n'est pas immédiat, nous ne l'apercevons plus; mais il n'est pas moins réel. Les maladies, une fois établies, se propagent, se croisent, s'amalgament par une affinité funeste; en sorte que nous pouvons porter aujourd'hui la peine physique d'un excès commis il y a plus d'un siècle. Cependant, malgré la confusion qui résulte de ces affreux mélanges, l'analogie entre les crimes et les maladies est visible pour tout observateur attentif. Il y a des maux comme il y a des crimes *actuels* et *originels*, *accidentels*, *habituels*, *mortels* et *véniels*. Il y a des maladies de colère, de gourmandise, d'incontinence, etc. Observez de plus qu'il y a des crimes qui ont des caractères, et par conséquent des noms distinctifs dans toutes les langues, comme le meurtre, le sacrilège, l'inceste, etc.; et d'autres qu'on ne saurait désigner que par des termes généraux, tels que ceux de fraude, d'injustice, de violence, de malversation, etc. Il y a de même des maladies caractérisées, comme l'hydropisie, la phtisie, l'apoplexie, etc.; et d'autres qui ne peuvent être désignées que par les noms généraux de malaises, d'incommodités, de douleurs, de fièvres *innommées*, etc. Or, plus l'homme est vertueux, et plus il est à l'abri des maladies *qui ont des noms* (IV).

--

(1) *Innumerabilis esse morbos miraris? coquos numera.* (Sen. Ep. XCV.)

(2) C'est en effet cela, à peu près du moins. Cependant on fera bien de lire le texte. L'épouvantable tableau que nous présente ici Sénèque mérite également l'attention du médecin et celle du moraliste.

(3) « Les tyrans ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent les anciens aphorismes, ont leur source dans les plaisirs. » (Sermon contre l'amour des plaisirs, I. point.) Cet homme dit ce qu'il veut: rien n'est au-dessous ni au-dessus de lui.

Bacon, quoique protestant, n'a pu se dispenser d'arrêter son oeil observateur sur ce grand nombre de Saints (moines surtout et solitaires) que Dieu a favorisés d'une longue vie (V); et l'observation contraire n'est pas moins frappante, puisqu'il n'y a pas un vice, pas un crime, pas une passion désordonnée qui ne produise dans l'ordre physique un effet plus ou moins funeste, plus ou moins éloigné. Une belle analogie entre les maladies et les crimes se tire de ce que le divin Auteur de notre Religion, qui était bien le maître, pour autoriser sa mission aux yeux des hommes, d'allumer des volcans ou de faire tomber la foudre, mais qui ne dérogea jamais aux lois de la nature que pour faire du bien aux hommes; que ce divin Maître, dis-je, avant de guérir les malades qui lui étaient présentés, ne manquait jamais de remettre leurs péchés, ou daignait rendre lui-même un témoignage public à la foi vive qui les avait réconciliés (1): et qu'y a-t-il encore de plus marquant que ce qu'il dit au lépreux: « Vous voyez que je vous ai guéri; prenez garde maintenant de ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive pis? »

--

(1) Bourdaloue a fait à peu près la même observation dans son sermon sur la prédestination: VIS SANUS FIERI? chef-d'oeuvre d'une logique saine et consolante.

Il semble même qu'on est conduit à pénétrer en quelque manière ce grand secret, si l'on réfléchit sur une vérité dont l'énonciation seule est une démonstration pour tout homme qui sait quelque chose en philosophie, savoir: « Que nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle (VI). » Cependant, quoique la raison, la révélation et l'expérience se réunissent pour nous convaincre de la funeste liaison qui existe entre le mal moral et le mal physique, non seulement nous refusons d'apercevoir les suites matérielles de ces passions qui ne résident que dans l'âme, mais nous n'examinons point assez, à beaucoup près, les ravages de celles qui ont leurs racines dans les organes physiques, et dont les suites visibles devraient nous épouvanter davantage. Mille fois, par exemple, nous avons répété le vieil adage, *que la table tue plus de monde que la guerre*; mais il y a bien peu d'hommes qui réfléchissent assez sur l'immense vérité de cet axiome. Si chacun veut s'examiner sévèrement, il demeurera convaincu qu'il mange peut-être la moitié plus qu'il ne doit. De l'excès sur la quantité, passez aux abus sur la qualité: examinez dans tous ses détails cet art perfide d'exciter un appétit menteur qui nous tue; songez aux innombrables caprices de l'intempérance, à ces *compositions* séductrices qui sont précisément pour notre corps ce que les mauvais livres sont pour notre esprit, qui en est tout à la fois surchargé et corrompu; et vous verrez clairement comment la nature, continuellement attaquée par ces vils excès, se débat vainement contre nos attentats de toutes les heures; et comment il faut, malgré ses merveilleuses ressources, qu'elle succombe enfin, et qu'elle reçoive dans nous les germes de mille maux. La philosophie seule avait deviné depuis longtemps que toute la sagesse de l'homme était renfermée en deux mots: SUSTINE ET ABSTINE (1). Et quoique cette faible législatrice prête au ridicule, même par ses meilleures lois, parce qu'elle manque de puissance pour se faire obéir, cependant il faut être équitable et lui tenir compte des vérités qu'elle a publiées; elle a fort bien compris que les plus fortes inclinations de l'homme étant vicieuses au point qu'elles tendent évidemment à la destruction de la société, il n'avait pas de plus grand ennemi que lui-même, et que, lorsqu'il avait appris à se vaincre, il savait tout (2). Mais la loi chrétienne, qui n'est que la volonté révélée de celui qui sait tout et qui peut tout, ne se borne pas à de vains conseils: elle fait de l'abstinence en général, ou de la victoire habituelle remportée sur nos désirs, un précepte capital qui doit régler toute la vie de l'homme; et de plus, elle fait de la privation plus ou moins sévère, plus ou moins fréquente, des plaisirs de la table, même permis, une loi fondamentale qui peut bien être modifiée selon les circonstances, mais qui demeure toujours invariable dans son essence. Si nous voulions raisonner sur cette privation qu'elle appelle *jeûne*, en la considérant d'une manière spirituelle, il nous suffirait d'écouter et de comprendre l'Église lorsqu'elle dit à Dieu, avec l'infailibilité qu'elle en a reçue: *Tu te sers d'une abstinence corporelle pour élever nos esprits jusqu'à toi, pour réprimer nos vices, pour nous donner des vertus que tu puisses récompenser* (3); mais je ne veux point encore sortir du cercle temporel: souvent il m'est arrivé de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salutaire qui oppose des abstinences

légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce continuellement sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imagina rien de plus sage, même sous le rapport de la simple hygiène; jamais on n'accorda mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses intérêts et ses besoins d'un ordre supérieur.

--

(1) *Souffre et abstiens-toi*. C'est le fameux *##ANEXOY KAI APEXOY* des Stoïciens.

(2) Le plus simple, le plus pieux, le plus humble, et par toutes ces raisons le plus pénétrant des écrivains ascétiques, a dit « que notre affaire de tous les jours est de nous rendre plus forts que nous-mêmes. » *Hoc deberet esse negotium nostrum... quotidie se ipso fortiolem fieri* (De Imit., l. I, c. 3, n. 3), maxime qui serait digne d'Épictète chrétien.

(3) *Qui corporali jejunio vitia compromis, mentem elevas, virtutem largiris et praemia*. (Préface de la Messe pendant le carême.) Platon a dit que, si la nature n'avait pas de moyens physiques pour prévenir, du moins en partie, les suites de l'intempérance, ce vice brutal suffirait seul pour rendre l'homme inhabile à *tous les dons du génie, des grâces et de la vertu, et pour éteindre en lui l'esprit divin* (In Tim. Opp., tom. X, pag. 394).

LE SÉNATEUR.

Vous venez d'indiquer une des grandes sources du mal physique, et qui seule justifie en grande partie la Providence dans ses voies temporelles, lorsque nous osons la juger sous ce rapport; mais la passion la plus effrénée et la plus chère à la nature humaine est aussi celle qui doit le plus attirer notre attention, puisqu'elle verse seule plus de maux sur la terre que tous les autres vices ensemble. Nous avons horreur du meurtre; mais que sont tous le meurtres réunis, et la guerre même, comparés au vice, qui est comme le mauvais principe, *homicide dès le commencement* (1), qui agit sur le possible, tue ce qui n'existe point encore, et ne cesse de veiller sur les sources de la vie pour les appauvrir ou les souiller? Comme il doit toujours y avoir dans le monde, en vertu de sa constitution actuelle, une conspiration immense pour justifier, pour embellir, j'ai presque dit pour consacrer ce vice, il n'y en a pas sur lequel les saintes pages aient accumulé plus d'anathèmes temporels. Le sage nous dénonce avec un redoublement de sagesse les suites funestes des *nuits coupables* (VII); et si nous regardons autour de nous avec des yeux purs et bien dirigés, rien ne nous empêche d'observer l'incontestable accomplissement de ces anathèmes. La reproduction de l'homme, qui, d'un côté, le rapproche de la brute; l'élève, de l'autre, jusqu'à la pure intelligence par les lois qui environnent ce grand mystère de la nature, et par la sublime participation accordée à celui qui s'en est rendu digne. Mais que la sanction de ces lois est terrible! Si nous pouvions apercevoir clairement tous les maux qui résultent des générations désordonnées et des innombrables profanations de la première loi du monde, nous reculerions d'horreur. Voilà pourquoi la seule Religion vraie est aussi la seule qui, sans pouvoir tout dire à l'homme, se soit néanmoins emparée du mariage et l'ait soumis à de saintes ordonnances (VIII). Je crois même que sa législation sur ce point doit être mise au rang des preuves les plus sensibles de sa divinité. Les sages de l'antiquité,

quoique privés des lumières que nous possédons, étaient cependant plus près de l'origine des choses, et quelques restes des traditions primitives étaient descendus jusqu'à eux; aussi voyons-nous qu'ils s'étaient fortement occupés de ce sujet important; car non seulement ils croyaient que les vices moraux et physiques se transmettaient des pères aux enfants; mais par une suite naturelle de cette croyance, ils avertissaient l'homme d'examiner soigneusement l'état de son âme, lorsqu'il semblait n'obéir qu'à des lois matérielles (IX). Que n'auraient-ils pas dit s'ils avaient vu ce que c'est que l'homme et ce que peut sa volonté! Que les hommes donc ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de la plupart des maux qui les affligent: ils souffrent justement ce qu'ils feront souffrir à leur tour. Nos enfants porteront la peine de de nos fautes; nos pères les ont vengés d'avance.

--

(1) *Homicida ab initio*. (Joan. VIII, 44.)

LE CHEVALIER.

Savez-vous bien, mon respectable ami, que si vous étiez entendu par certains hommes de ma connaissance, ils pourraient bien vous accuser d'être illuminé.

LE SÉNATEUR.

Si ces hommes dont vous me parlez m'adressaient le compliment au pied de la lettre, je les en remercierais sincèrement; car il n'y aurait rien de plus heureux ni de plus honorable que d'être réellement *illuminé*; mais ce n'est pas ce que vous entendez. En tout cas, si je suis illuminé, je ne suis pas au moins de ceux dont nous parlions tout à l'heure (1); car mes *lumières* ne viennent pas sûrement de chez eux. Au demeurant, si le genre de nos études nous conduit quelquefois à feuilleter les ouvrages de quelques hommes extraordinaires, vous m'avez fourni vous-même une règle sûre pour ne pas nous égarer, règle à laquelle vous nous disiez, il n'y a qu'un moment, M. le chevalier, que vous soumettiez constamment votre conduite. Cette règle est celle de l'utilité générale. Lorsqu'une opinion ne choque aucune vérité reconnue, et qu'elle tend d'ailleurs à élever l'homme, à le perfectionner, à le rendre maître de ses passions, je ne vois pas pourquoi nous la repousserions. L'homme peut-il être trop pénétré de sa dignité spirituelle? Il ne saurait certainement se tromper en croyant qu'il est pour lui de la plus haute importance de n'agir jamais dans les choses qui ont été remises en son pouvoir, comme un instrument aveugle de la Providence; mais comme un ministre intelligent, libre et soumis, avec la volonté antérieure et déterminée d'obéir aux plans de celui qui l'envoie. S'il se trompe sur l'étendue des effets qu'il attribue à cette volonté, il faut avouer qu'il se trompe bien innocemment, et j'ose ajouter bien heureusement.

--

(1) Voyez pag. 27.

LE COMTE.

J'admets de tout mon coeur cette règle de l'utilité, qui est commune à tous les hommes; mais nous en avons une autre, vous et moi, M. le chevalier, qui nous garde de toute erreur; c'est celle de l'autorité. Qu'on dise, qu'on écrive tout ce qu'on voudra; nos pères ont jeté l'ancre, tenons-nous-y, et ne craignons pas plus les illuminés que les impies. En écartant, au reste, de cette discussion tout ce qu'on pourrait regarder comme hypothétique, je serai toujours en droit de poser ce principe incontestable, *que les vices moraux peuvent augmenter le nombre de*

l'intensité des maladies jusqu'à un point qu'il est impossible d'assigner; et réciproquement, que ce hideux empire du mal physique peut être resserré par la vertu, jusqu'à des bornes qu'il est tout aussi impossible de fixer (X). Comme il n'y a pas le moindre doute sur la vérité de cette proposition, il n'en faut pas davantage pour justifier les voies de la Providence même dans l'ordre temporel, si l'on joint surtout cette considération à celle de la justice humaine, puisqu'il est démontré que, sous ce double rapport, le privilège de la vertu est incalculable, indépendamment de tout appel à la raison, et même de toute considération religieuse. Voulez-vous maintenant que nous sortions de l'ordre temporel?

LE CHEVALIER.

Je commence à m'ennuyer si fort sur la terre, que vous ne me fâchez pas si vous aviez la bonté de me transporter un peu plus haut. Si donc...

LE SÉNATEUR.

Je m'oppose au voyage pour ce soir. Le plaisir de la conversation nous séduit, et le jour nous trompe; car il est minuit sonné. Allons donc nous coucher sur la foi seule de nos montres, et demain soyons fidèles au rendez-vous.

LE COMTE.

Vous avez raison: les hommes de notre âge doivent, dans cette saison, se prescrire une nuit de convention pour dormir paisiblement, comme ils doivent se faire un jour factice en hiver pour favoriser le travail. Quant à M. le chevalier, rien n'empêche qu'après avoir quitté ses graves amis il n'aille s'amuser dans le beau monde. Il trouvera sans doute plus d'une maison où l'on n'est point encore à table.

LE CHEVALIER.

Je profiterai de votre conseil, à condition cependant que vous me rendrez la justice de croire que je ne suis point sûr, à beaucoup près, de m'amuser *dans ce beau monde* autant qu'ici. Mais dites-moi, avant de nous séparer, si le mal et le bien ne seraient point, par hasard, distribués dans le monde comme le jour et la nuit.

Aujourd'hui nous n'allumons les bougies que pour la forme: dans six mois nous ne les éteindrons à peine. À Quito on les allume et les éteint chaque jour à la même heure. Entre ces deux extrémités, le jour et la nuit vont croissant de l'équateur au pôle, et en sens contraire dans un ordre invariable; mais, à la fin de l'année, chacun a son compte, et tout homme a reçu ses quatre mille trois cent quatre-vingts heures de jour et autant de nuit. Qu'en pensez-vous, M. le comte?

LE COMTE.

Nous en parlerons demain.

FIN DU PREMIER ENTRETIEN

NOTES DU PREMIER ENTRETIEN.

Note I.

Nihil miremur eorum ad quae nati sumus, quae ideo nulli querenda, qui paria sunt omnibus... etiam quod effugit aliquis, pati potuit. Aequum autem jus est non quo omnes usi sunt, sed quod omnibus latum est. (Senec. epist. CVII.) *In eum intravimus mundum in quo his vivitur legibus: Placet? pare: Non placet? exi.*

Indignare quid in te inique PROPRIE constitutum est... ista de quibus quereris omnibus eadem sunt: nulli dari faciliora possunt. (Id. epist. XCI.)

Note II.

Il n'y aurait pas du moins de difficulté si le mot était écrit en caractères hébraïques; car si chaque lettre de IOVI est animée par le point-voyelle convenable, il en résulte exactement le nom sacré des Hébreux. En faisant abstraction du mot *Jupiter*, qui est une anomalie, il est certain que l'analogie des autres formations de ce nom donné au Dieu suprême avec le *Tetragrammaton*, est quelque chose d'assez remarquable.

Note III.

Je n'ai rencontré nulle part cette observation dans les oeuvres d'Origène; mais dans le livre des Principes il soutient que, *si quelqu'un avait le loisir de chercher dans l'Écriture sainte tous les passages où il est question de maladies souffertes par des coupables, on trouverait que ces maladies ne sont que des types qui figurent des vices ou des supplices spirituels.* (##Peri arkhôn II, II.) Ce qui est obscur, probablement par la faute du traducteur latin.

L'apologiste cité par l'interlocuteur paraît être l'auteur espagnol du *Triomphe de l'Évangile*.

Note IV.

Mais il y a bien moins qu'on ne le croit communément de ces maladies caractérisées et clairement distinguées de toute autre; car les médecins du premier ordre avouent qu'on peut à peine compter trois ou quatre maladies entre toutes, qui aient leur signe physiognomonique tellement propre et exclusif, qu'il soit possible de les distinguer de toutes les autres. (Jean Bap. Morgagni, *De sedibus et causis morborum*. Lib. V, in epist. ad Joan. Fried. Mechel.)

On serait tenté de dire: Pourquoi pas trois précisément, puisque toute la hideuse famille des vices va se terminer à trois désirs? (Saint Jean, I. épître, II, 16.)

Note V.

Je crois devoir placer ici les paroles de Bacon tirées de son *Histoire de la vie et de la mort*.

« Quoique la vie humaine ne soit qu'un assemblage de misères et une accumulation continuelle de péchés, et qu'ainsi elle soit bien peu de chose pour celui qui aspire à l'éternité, néanmoins le chrétien même ne doit point la mépriser, puisqu'il dépend de lui d'en faire une suite d'actions vertueuses. *Nous voyons en effet que le disciple bien-aimé survécut à tous les autres, et qu'un grand nombre de Pères de l'Église, surtout parmi les saints moines et ermites, parvinrent à une extrême vieillesse; de manière que, depuis la venue du Sauveur, on peut croire qu'il a été dérogé à cette bénédiction de la longue vie, moins qu'à toutes les autres bénédictions temporelles.* » (Sir Francis Bacon's works. London, 1803, in-8o, tome VIII, pag. 358.)

Note VI.

À l'appui de cette assertion, je puis citer le plus ancien et peut-être le meilleur des observateurs. *Il est impossible*, a dit Hippocrate, de connaître la nature des maladies, si on ne les connaît dans l'INDIVISIBLE dont elles émanent. (##En tōo AMEREI katà tèn arkhèn ez ès diekrithè. Hippocr. Opp. Edit. Van der Linden in-8o, tom. II. *De virginum morbis*, pag. 355.)

C'est dommage qu'il n'ait pas donné plus de développement à cette pensée; mais je la trouve parfaitement commentée dans l'ouvrage d'un physiologiste moderne (Barthez, *Nouveaux éléments de la science de l'homme*. Paris, 1806, 2 vol. in-8o), lequel reconnaît expressément que le principe vital est un être, que ce principe est

un, que nulle cause ou loi mécanique n'est recevable dans l'explication des phénomènes des corps vivants, qu'une maladie n'est (hors les cas de lésions organiques) qu'une affection de ce principe vital *qui est indépendant du corps*, selon TOUTES LES VRAISEMBLANCES (il a peur), *et que cette affection est déterminée par l'influence qu'une cause quelconque peut exercer sur ce même principe.*

Les erreurs qui souillent ce même livre ne sont qu'une offrande au siècle; elles déparent ses grands aveux sans les affaiblir.

Note VII.

Ex iniquis somnis filii qui nascuntur, etc. (Sap. IV, 6.) Et la sagesse humaine s'écrie dans Athènes:

..... ##oo

Gunaikôo lexosn polúponòn, osa dè

Brotois erexas hèdè kakà;

Eurip. Med. 1290. 93.

Note VIII.

Les époux ne doivent songer qu'à avoir des enfants, et moins à en avoir qu'à en donner à Dieu. (Fénélon, *OEuvres spirituelles*, in-12, tom. III., *du mariage*, no XXVI.)

Le reste est des humains!

C'est après avoir cité cette loi qu'il faut citer encore un trait éblouissant de ce même Fénélon. *Ah!* dit-il, *si les hommes avaient fait la religion, ils l'auraient faite bien autrement.*

Note IX.

Ces idées mystérieuses se sont emparées de plusieurs têtes célèbres. Origène, que je laisserai parler dans sa propre langue de peur de le gêner, a dit dans son ouvrage sur la prière:

##Eàn mè kai tòn katà tòn gámon síóopathai axioon muzèroon tò ergon semnóteron, kai bradúteron, kai apathézeron gínetai... (De Orat. Opp. tom. I, p. 198, no 2, in-fol.)

Ailleurs il dit, en parlant de l'institution mosaïque:

##Oûde para loudaïois gunaïkes pipráskousi tén ôoran panti tōo, kai enubrizein tē fúsei tōon anthroopinon spermátoon. (Idem. adv. Cels. I. V.)

Milton ne pouvait se faire une idée assez haute de ces mystérieuses lois (Parad. lost. IV, 743, VIII, 798), et le Newton, qui l'a commenté, avertit que Milton désigne, par ces mots de *mystérieuses lois*, quelque chose qu'il n'était pas bon de divulguer, qu'il fallait couvrir d'un silence religieux et révéler *comme un mystère*.

Mais l'élégant Théosophe, qui a vécu de nos jours, a pris un ton plus haut. « L'ordre, dit-il, permet que les pères et mères soient vierges dans leurs générations, afin que le désordre y trouve son supplice; c'est par là que ton oeuvre avance, Dieu suprême... *O profondeur des connaissances attachées à la génération des êtres!* ##Fusis toon anthroopinoon spermátoon. Je veux vous laisser sans réserve à l'agent suprême: c'est assez qu'il ait daigné nous accorder ici-bas une image

inférieure des lois de son émanation. Vertueux époux! regardez-vous comme des anges en exil, etc. » (Saint-Martin. Homme de désir, in-8o, §81.)

Note X.

Croyons donc de toutes nos forces, avec cet excellent philosophe hébreu qui avait uni la sagesse d'Athènes et de Memphis à celle de Jérusalem, *que la juste peine de celui qui offense son Créateur est d'être mis sous la main du médecin.* (Eccli. XXXVIII, 15.) Écoutons-le avec une religieuse attention, lorsqu'il ajoute: *Les médecins prieront eux-mêmes le Seigneur, afin qu'il leur donne un heureux succès dans le soulagement et la guérison du malade, pour lui conserver la vie.* (*Ibid.* 14.) Observons que dans la loi divine qui a tout fait pour l'esprit, il y a pourtant un *sacrement*, c'est-à-dire un moyen spirituel directement établi pour la guérison des maladies corporelles, de manière que l'effet spirituel est mis, dans cette circonstance, à la seconde place. (Jac. V, 14-15.)

Concevons, si nous pouvons, la force *opératrice* de la prière du juste (Jac. V, 16.), surtout *de cette prière apostolique qui, par une espèce de charme divin, suspend les douleurs* les plus violentes et fait oublier la mort. JE L'AI VU SOUVENT à qui les écoute avec foi. (Bossuet, *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*)

Et nous comprendrons sans peine l'opinion de ceux qui sont persuadés que la première qualité d'un médecin est la piété. Quant à moi, je déclare préférer infiniment au médecin impie le meurtrier des grands chemins, contre lequel au moins il est permis de se défendre, et qui ne laisse pas d'ailleurs d'être pendu de temps en temps.

DEUXIEME ENTRETIEN.

LE COMTE.

Vous tournez votre tasse, M. le chevalier: est-ce que vous ne voulez plus de thé?
LE CHEVALIER.

Non, je vous remercie, je m'en tiendrai pour aujourd'hui à une seule tasse. Élevé, comme vous savez, dans une province méridionale de la France, où le thé n'était regardé que comme un remède contre le rhume, j'ai vécu depuis chez des peuples qui font grand usage de cette boisson: je me suis donc mis à en prendre pour faire comme les autres, mais sans pouvoir jamais y trouver assez de plaisir pour m'en faire un besoin. Je ne suis pas d'ailleurs, par système, grand partisan de ces nouvelles boissons: qui sait si elles ne nous ont pas apporté de nouvelles maladies?

LE SÉNATEUR.

Cela pourrait être, sans que la somme des maux eût augmenté sur la terre; car en supposant que la cause que vous indiquez ait produit quelques maladies ou quelques incommodités nouvelles, ce qui me paraîtrait assez difficile à prouver, il faudrait aussi tenir compte des maladies qui se sont considérablement affaiblies, ou qui même ont disparu presque totalement, comme la lèpre, l'éléphantiasis, le mal des ardents, etc. Au reste, je ne me sens point du tout porté à croire que le thé, le café et le sucre, qui ont fait en Europe une fortune si prodigieuse, nous aient été donnés comme des punitions: je pencherais plutôt à les envisager comme des présents: mais, d'une manière ou d'une autre, je ne les regarderais jamais comme indifférents. Il n'y a point de hasard dans le monde, et je soupçonne depuis

longtemps que la communication d'aliments et de boissons parmi les hommes, tient de près ou de loin à quelque oeuvre secrète qui s'opère dans le monde à notre insu. Pour tout homme qui a l'oeil sain et qui veut regarder, il n'y a rien de si visible que le lien des deux mondes; on pourrait dire même, rigoureusement parlant, qu'il n'y a qu'un monde, car la matière n'est rien. Essayez, s'il vous plaît, d'imaginer la matière existant seule, sans intelligence; jamais vous ne pourrez y parvenir.

LE COMTE.

Je pense aussi que personne ne peut nier les relations mutuelles du monde visible et du monde invisible. Il en résulte une double manière de les envisager; car l'un et l'autre peut être considéré, ou en lui-même, ou dans son rapport avec l'autre. C'est d'après cette division naturelle que j'abordai hier la question qui nous occupe. Je ne considérai d'abord que l'ordre purement temporel; et je vous demandais ensuite la permission de m'élever plus haut, lorsque je fus interrompu fort à propos par M. le sénateur. Aujourd'hui je continue.

Tout mal étant un châtement, il s'ensuit que nul mal ne saurait être considéré comme nécessaire, et nul mal n'étant nécessaire, il s'ensuit que tout mal peut être prévenu ou par la suppression du crime qui l'avait rendu nécessaire, ou par la prière qui a la force de prévenir le châtement ou de le mitiger. L'empire du mal physique pouvant donc encore être restreint indéfiniment par ce moyen surnaturel, vous voyez...

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous interrompre et d'être un peu impoli, s'il le faut, pour vous forcer d'être plus clair. Vous touchez là un sujet qui m'a plus d'une fois agité péniblement; mais pour ce moment je suspends mes questions sur ce point. Je voudrais seulement vous faire observer que vous confondez, si je ne me trompe, les maux dus immédiatement aux fautes de celui qui les souffre, avec ceux que nous transmet un malheureux héritage. Vous disiez *que nous souffrons peut-être aujourd'hui pour des excès commis il y a plus d'un siècle*; or, il me semble que nous ne devons point répondre de ces crimes, comme de celui de nos premiers parents. Je ne crois pas que la foi s'étende jusque là; et si je ne me trompe, c'est bien assez d'un péché originel, puisque ce péché seul nous a soumis à toutes les misères de cette vie. Il me semble donc que les maux physiques qui nous viennent par héritage n'ont rien de commun avec le gouvernement temporel de la Providence.

LE COMTE.

Prenez garde, je vous prie, que je n'ai point insisté du tout sur cette triste hérédité, et que je ne vous l'ai point donnée comme une preuve directe de la justice que la Providence exerce dans ce monde. J'en ai parlé en passant comme d'une observation qui se trouvait sur ma route; mais je vous remercie de tout mon coeur, mon cher chevalier, de l'avoir remise sur le tapis, car elle est très digne de nous occuper. Si je n'ai fait aucune distinction entre les maladies, c'est qu'elles sont toutes des châtements. Le péché originel, qui explique tout, et sans lequel on n'explique rien, se répète malheureusement à chaque instant de la durée, quoique d'une manière secondaire. Je ne crois pas qu'en votre qualité de chrétien, cette idée, lorsqu'elle vous sera développée exactement, ait rien de choquant pour votre intelligence. Le péché originel est un mystère sans doute; cependant si l'homme

vient à l'examiner de près, il se trouve que ce mystère a, comme les autres, des côtés plausibles, même pour notre intelligence bornée. Laissons de côté la question théologique de l'*imputation*, qui demeure intacte, et tenons-nous-en à cette observation vulgaire, qui s'accorde si bien avec nos idées les plus naturelles, *que tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui*. La règle ne souffre pas d'exception; elle est écrite sur toutes les parties de l'univers. Si donc un être est dégradé, sa postérité ne sera plus semblable à l'état primitif de cet être, mais bien à l'état où il a été ravalé par une cause quelconque. Cela se conçoit très clairement, et la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. Mais il faut bien observer qu'il y a entre l'homme *infirm*e et l'homme *malade* la même différence qui a lieu entre l'homme *vicieux* et l'homme *coupable*. La maladie aiguë n'est pas transmissible; mais celle qui vicie les humeurs devient *maladie originelle*, et peut gâter toute une race. Il en est de même des maladies morales. Quelques-unes appartiennent à l'état ordinaire de l'imperfection humaine; mais il y a telle prévarication ou telle suite de prévarications qui peuvent dégrader absolument l'homme. C'est un *péché originel* du second ordre, mais qui nous représente, quoique imparfaitement, le premier. De là viennent les sauvages qui ont fait dire tant d'extravagances et qui ont surtout servi de texte éternel à J.-J. Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de son siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité et surtout de profondeur, avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots (I). Il a constamment pris le sauvage pour l'homme primitif, tandis qu'il n'est et ne peut être que le descendant d'un homme détaché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque, mais d'un genre qui ne peut plus être répété, autant qu'il est permis d'en juger; car je doute qu'il se forme de nouveaux sauvages. Par une suite de la même erreur on a pris les langues de ces sauvages pour des langues commencées, tandis qu'elles ne sont et ne peuvent être que des débris de langues antiques, *ruinées*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et dégradées comme les hommes qui les parlent. En effet, toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage (II). Comment l'homme pourrait-il perdre une idée sans perdre la parole ou la justesse de la parole qui l'exprime; et comment au contraire pourrait-il penser ou plus ou mieux sans le manifester sur-le-champ par son langage? Il y a donc une *maladie originelle* comme il y a un péché originel, c'est-à-dire qu'en vertu de cette dégradation primitive, nous sommes sujets à toutes sortes de souffrances physiques *en général*; comme en vertu de cette même dégradation nous sommes sujets à toutes sortes de vices *en général*. Cette maladie originelle n'a donc point d'autre nom. Elle n'est que la capacité de souffrir tous les maux, comme le péché originel (abstraction faite de l'imputation) n'est que la capacité de commettre tous les crimes, ce qui achève le parallèle. Mais il y a de plus des maladies, comme il y a des prévarications *originelles* du second ordre; c'est-à-dire que certaines prévarications commises par certains hommes on pu les dégrader de nouveau *plus ou moins*, et perpétuer ainsi plus ou moins dans leur descendance les vices comme les maladies; il peut se faire que ces grandes prévarications ne soient plus possibles; mais il n'en est pas moins vrai que le principe général subsiste et que la Religion chrétienne s'est montrée en possession de grands secrets, lorsqu'elle a tourné sa sollicitude principale et toute

la force de sa puissance législatrice et institutrice, sur la reproduction légitime de l'homme, pour empêcher toute transmission funeste des pères aux fils. Si j'ai parlé sans distinction des maladies que nous devons immédiatement à nos crimes personnels et de celles que nous tenons des vices de nos pères, le tort est léger; puisque, comme je vous disais tout à l'heure, elles ne sont toutes dans le vrai que les châtimens d'un crime. Il n'y a que cette hérédité qui choque d'abord la raison humaine; mais en attendant que nous puissions en parler plus longuement, contentons-nous de la règle générale que j'ai d'abord rappelée, *que tout être qui se reproduit ne saurait produire que son semblable*. C'est ici, monsieur le sénateur, que j'invoque votre *conscience intellectuelle*: si un homme s'est livré à de tels crimes ou à une telle suite de crimes, qu'ils soient capables d'altérer en lui le principe moral, vous comprenez que cette dégradation est transmissible, comme vous comprenez la transmission du vice scrophuleux ou syphilitique. Au reste, je n'ai nul besoin de ces maux héréditaires. Regardez, si vous voulez, tout ce que j'ai dit sur ce sujet comme une parenthèse de conversation; tout le reste demeure inébranlable. En réunissant toutes les considérations que j'ai mises sous vos yeux, il ne vous restera, j'espère, aucun doute *que l'innocent, lorsqu'il souffre, ne souffre jamais qu'en sa qualité d'homme; et que l'immense majorité des maux tombe sur le crime*; ce qui me suffirait déjà. Maintenant...

LE CHEVALIER.

Il serait fort utile, du moins pour moi, que vous allassiez plus avant; car depuis que vous avez parlé des sauvages, je ne vous écoute plus. Vous avez dit, en passant sur cette espèce d'hommes, un mot qui m'occupe tout entier. Seriez-vous en état de me prouver que les langues des sauvages sont des *restes*, et non des *rudimens* de langues?

LE COMTE.

Si je voulais entreprendre sérieusement cette preuve, monsieur le chevalier, j'essaierais d'abord de vous prouver que ce serait à vous de prouver le contraire; mais je crains de me jeter dans cette dissertation qui nous mènerait trop loin. Si cependant l'importance du sujet vous paraît mériter au moins que je vous expose *ma foi*, je la livrerai volontiers et sans détails à vos réflexions futures. Voici donc ce que je crois sur les points principaux dont une simple conséquence a fixé votre attention.

L'essence de toute intelligence est de connaître et d'aimer. Les limites de sa science sont celles de sa nature. L'être immortel n'apprend rien: il sait par essence tout ce qu'il doit savoir. D'un autre côté, nul être intelligent ne peut aimer le mal naturellement ou en vertu de son essence; il faudrait pour cela que Dieu l'eût créé mauvais, ce qui est impossible. Si donc l'homme est sujet à l'ignorance et au mal, ce ne peut être qu'en vertu d'une dégradation accidentelle qui ne saurait être que la suite d'un crime. Ce besoin, cette faim de la science, qui agite l'homme, n'est que la tendance naturelle de son être qui le porte vers son état primitif, et l'avertit de ce qu'il est.

Il *grave*, si je puis m'exprimer ainsi, vers les régions de la lumière. Nul castor, nulle hirondelle, nulle abeille n'en veulent savoir plus que leurs devanciers. Tous les êtres sont tranquilles à la place qu'ils occupent. Tous sont dégradés, mais ils l'ignorent; l'homme seul en a le sentiment, et ce sentiment est tout à la fois la preuve de sa grandeur et de sa misère, de ses droits sublimes et de son

incroyable dégradation. Dans l'état où il est réduit, il n'a pas même le triste bonheur de s'ignorer: il faut qu'il se contemple sans cesse, et il ne peut se contempler sans rougir; sa grandeur même l'humilie, puisque ses lumières qui l'élèvent jusqu'à l'ange ne servent qu'à lui montrer dans lui des penchants abominables qui le dégradent jusqu'à la brute. Il cherche dans le fond de son être quelque partie saine sans pouvoir la trouver: le mal a tout souillé, *et l'homme entier n'est qu'une maladie* (1). Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime. Toute intelligence est par sa nature même le résultat, à la fois ternaire et unique, d'une *perception* qui appréhende, d'une *raison* qui affirme, et d'une *volonté* qui agit. Les deux premières puissances ne sont qu'affaiblies dans l'homme; mais la troisième *est brisée* (2), et semblable au serpent du Tasse, *elle se traîne après soi* (3), toute honteuse de sa douloureuse impuissance. C'est dans cette troisième puissance que l'homme se sent blessé à mort. Il ne sait ce qu'il veut; il veut ce qu'il ne veut pas; il ne veut pas ce qu'il veut; il *voudrait vouloir*. Il voit dans lui quelque chose qui n'est pas lui et qui est plus fort que lui. Le sage résiste et s'écrie: *Qui me délivrera?* (4). L'insensé obéit, et il appelle sa lâcheté *bonheur*; mais il ne peut se défaire de cette autre volonté incorruptible dans son essence, quoiqu'elle ait perdu son empire; et le remords, en lui perçant le coeur, ne laisse de lui crier: *En faisant ce que tu ne veux pas, tu consens à la loi* (5). Qui pourrait croire qu'un tel être ait pu sortir dans cet état des mains du Créateur? Cette idée est si révoltante, que la philosophie seule, j'entends la philosophie païenne, a deviné le péché originel. Le vieux Timée de Locres ne disait-il pas déjà, sûrement d'après son maître Pythagore, *que nos vices viennent bien moins de nous-mêmes que de nos pères et des éléments qui nous constituent?* Platon ne dit-il pas de même *qu'il faut s'en prendre au générateur plus qu'au généré?* Et dans un autre endroit n'a-t-il pas ajouté que *le Seigneur, Dieu des dieux* (6), *voyant que les êtres soumis à la génération avaient perdu* (ou détruit en eux) *le don inestimable, avait déterminé de les soumettre à un traitement propre tout à la fois à les punir et à les régénérer* (III). Cicéron ne s'éloignait pas du sentiment de ces philosophes et de ces initiés qui avaient pensé *que nous étions dans ce monde pour expier quelque crime commis dans un autre*. Il a cité même et adopté quelque part la comparaison d'Aristote, à qui la contemplation de la nature humaine rappelait l'épouvantable supplice d'un malheureux lié à un cadavre et condamné à pourrir avec lui. Ailleurs il dit expressément *que la nature nous a traités en marâtre plutôt qu'en mère; et que l'esprit divin qui est en nous est comme étouffé par le penchant qu'elle nous a donné pour tous les vices* (7); et n'est-ce pas une chose singulière qu'Ovide ait parlé sur l'homme précisément dans les termes de saint Paul? Le poète érotique a dit: *Je vois le bien, je l'aime, et le mal me séduit* (8); et l'Apôtre si élégamment traduit par Racine, a dit: Je ne fais pas le bien que j'aime,

Et je fais le mal que je hais (9).

(1) *##Olos anthroopos noûsos*. Hippocr., lettre à Demagète. (*Inter opp. cit. edit.*, tom. II, p. 925.) Cela est vrai dans tous les sens.

(2) *Fracta et debilitata*. C'est une expression de Cicéron, si juste, que les Pères du concile de Trente n'en trouvèrent pas de meilleure pour exprimer l'état de la volonté sous l'empire du péché: *Liberum arbitrium fractum atque debilitatum*.

(Conc. Trid. sess. 6. ad Fam. I. 9.)

(3) *E sè dopo sè tira*. Tasso, XV, 48.

(4) Rom. VII, 24.

(5) *Ibid.* 16.

(6) DEUS DEORUM. Exod. XVIII, II. Deut. X, 17. Esth. XIV. 12. Ps. XLIX, 1. Dan. II, 47; III, 90.

(7) V. S. Aug. lib. IV, contra Pelag.;_ et les fragments de Cicéron, in-4o, Elzevir, 1661, p. 1314-1342.

(8)

... *video meliora, proboque;*

Deteriora sequor.

(Ovid. Met. VII, 17.)

(9) Voltaire a dit beaucoup moins bien:

On fuit le bien qu'on aime; on hait le mal qu'on fait.

(*Loi nat.* II.), puis il ajoute immédiatement après:

L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure;

Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature?

Étourdi que vous êtes! vous venez de le dire.

Au surplus, lorsque les philosophes que je viens de vous citer, nous assurent que les vices de la nature humaine appartiennent plus *aux pères qu'aux enfants*, il est clair qu'ils ne parlent d'aucune génération en particulier. Si la proposition demeure dans le vague, elle n'a plus de sens; de manière que la nature même des choses la rapporte à une corruption d'origine, et par conséquent universelle. Platon nous dit *qu'en se contemplant lui-même il ne sait s'il voit un monstre plus double, plus mauvais que Typhon, ou bien plutôt un être moral, doux et bienfaisant, qui participe de la nature divine* (1). Il ajoute que l'homme, ainsi tiraillé en sens contraire, ne peut faire le bien et vivre heureux *sans réduire en servitude cette puissance de l'âme où réside le mal, et sans remettre en liberté celle qui est le séjour et l'organe de la vertu* (IV). C'est précisément la doctrine chrétienne, et l'on ne saurait confesser plus clairement le péché originel. Qu'importent les mots? l'homme est mauvais, horriblement mauvais. Dieu l'a-t-il créé tel? Non, sans doute, et Platon lui-même se hâte de répondre *que l'être bon ne veut ni ne fait de mal à personne*. Nous sommes donc dégradés, et comment? cette corruption que Platon voyait en lui n'était pas apparemment quelque chose de particulier à sa personne, et sûrement il ne se croyait pas plus mauvais que ses semblables. Il disait donc essentiellement comme David: *Ma mère m'a conçu dans l'iniquité*; et si ces expressions s'étaient présentées à son esprit, il aurait pu les adopter sans

difficulté. Or, toute dégradation ne pouvant être qu'une peine, et toute peine supposant un crime, la raison seule se trouve conduite, comme par force, au péché originel: car notre funeste inclination au mal étant une vérité de sentiment et d'expérience proclamée par tous les siècles, et cette inclination toujours plus ou moins victorieuse de la conscience et de lois, n'ayant jamais cessé de produire sur la terre des transgressions de toute espèce, jamais l'homme n'a pu reconnaître et déplorer ce triste état sans confesser par là même le dogme lamentable dont je vous entretiens; car il ne peut être *méchant* sans être *mauvais*, ni mauvais sans être dégradé, ni dégradé sans être puni, ni puni sans être coupable.

--

(1) Il voyait l'un et l'autre.

Enfin, messieurs, il n'y a rien de si attesté, rien de si universellement cru sous une forme ou sous une autre, rien enfin de si intrinsèquement plausible que la théorie du péché originel.

Laissez-moi vous dire encore ceci: Vous n'éprouverez, j'espère, nulle peine à concevoir qu'une intelligence originellement dégradée soit et demeure incapable (à moins d'une régénération substantielle) de cette contemplation ineffable que nos vieux maîtres appelèrent fort à propos *vision béatifique*, puisqu'elle produit, et que même elle est le bonheur éternel; tout comme vous concevrez qu'un oeil matériel, substantiellement vicié, peut être incapable, dans cet état, de supporter la lumière du soleil. Or, cette incapacité de jouir du SOLEIL est, si je ne me trompe, l'unique suite du péché originel que nous soyons tenus de regarder comme naturelle et indépendante de toute transgression actuelle (1). La raison peut, ce me semble, s'élever jusque là; et je crois qu'elle a droit de s'en applaudir sans cesser d'être docile.

--

(1) La perte de la vue de Dieu, supposé qu'ils la connaissent, ne peut manquer de leur causer habituellement (aux enfants morts sans baptême) une douleur sensible qui les empêche d'être heureux. (Bougeant. Exposition de la doctrine chrétienne, in-12, Paris, 1746, tom. II, chap. II, art. 2, p. 150, et tom. III, sect. IV, chap III, p. 343.)

L'homme ainsi étudié en lui-même, passons à son histoire.

Tout le genre humain vient d'un couple. On a nié cette vérité comme toutes les autres: eh! qu'est-ce que cela fait? (V)

Nous savons très peu de choses sur les temps qui précédèrent le déluge, et même, suivant quelques conjectures plausibles, il ne nous conviendrait pas d'en savoir davantage. Une seule considération nous intéresse, et il ne faut jamais la perdre de vue, c'est que les châtiments sont toujours proportionnels aux crimes, et les crimes toujours proportionnés aux connaissances du coupable; de manière que le déluge suppose des crimes inouïs, et que ces crimes supposent des connaissances infiniment au-dessus de celles que nous possédons. Voilà ce qui est certain et ce qu'il faut approfondir. Ces connaissances, dégagées du mal qui les avait rendues si funestes, survécurent dans la famille juste à la destruction du genre humain. Nous sommes aveuglés sur la nature et la marche de la science par un sophisme grossier qui a fasciné tous les yeux: c'est de juger du temps où les hommes voyaient les effets dans les causes, par celui où ils s'élèvent péniblement des effets aux causes, où ils ne s'occupent même que des effets, où ils disent qu'il

est inutile de s'occuper des causes, où ils ne savent pas même ce que c'est qu'une cause. On ne cesse de répéter: *Jugez du temps qu'il a fallu pour savoir telle ou telle chose!* Quel inconcevable aveuglement! Il n'a fallu qu'un instant. Si l'homme pouvait connaître la cause d'un seul phénomène physique, il comprendrait probablement tous les autres. Nous ne voulons pas voir que les vérités les plus difficiles à découvrir, sont très aisées à comprendre. La solution du problème de la *couronne* fit jadis tressaillir de joie le plus profond géomètre de l'antiquité; mais cette même solution se trouve dans tous les cours de mathématiques élémentaires, et ne passe pas les forces ordinaires d'une intelligence de quinze ans. Platon, parlant quelque part de ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, ajoute tout de suite avec cette simplicité pénétrante qui lui est naturelle: *Ces choses s'apprennent aisément et parfaitement, SI QUELQU'UN NOUS LES ENSEIGNE* (1), voilà le mot. Il est, de plus, évident pour la simple raison que les premiers hommes qui repeuplèrent le monde après la grande catastrophe, eurent besoin de secours extraordinaires pour vaincre les difficultés de toute espèce qui s'opposaient à eux (2); et voyez, messieurs, le beau caractère de la vérité! S'agit-il de l'établir? les témoins viennent de tout côté et se présentent d'eux-mêmes: jamais ils ne se sont parlé, jamais ils ne se contredisent, tandis que les témoins de l'erreur se contredisent, même lorsqu'ils mentent. Écoutez la sage antiquité sur le compte des premiers hommes: elle vous dira que ce furent des hommes merveilleux, et que des êtres d'un ordre supérieur daignèrent les favoriser des plus précieuses communications (VI). Sur ce point il n'y a pas de dissonance: les initiés, les philosophes, les poètes, l'histoire, la fable, l'Asie et l'Europe n'ont qu'une voix. Un tel accord de la raison, de la révélation, et de toutes les traditions humaines, forme une démonstration que la bouche seule peut contredire. Non seulement donc les hommes ont commencé par la science, mais par une science différente de la nôtre, et supérieure à la nôtre; parce qu'elle commençait plus haut, ce qui la rendait même très dangereuse; et ceci vous explique pourquoi la science dans son principe fut toujours mystérieuse et renfermée dans les temples, où elle s'éteignit enfin, lorsque cette flamme ne pouvait plus servir qu'à brûler. Personne ne sait à quelle époque remontent, je ne dis pas les premières ébauches de la société, mais les grandes institutions, les connaissances profondes, et les monuments les plus magnifiques de l'industrie et de la puissance humaine. À côté du temple de Saint-Pierre à Rome, je trouve les cloaques de Tarquin et les constructions cyclopéennes. Cette époque touche celle des Étrusques, dont les arts et la puissance vont se perdre dans l'antiquité (3), qu'Hésiode appelait *grands et illustres*, neuf siècles avant Jésus-Christ (4), qui envoyèrent des colonies en Grèce et dans nombre d'îles, plusieurs siècles avant la guerre de Troie. Pythagore, voyageant en Égypte six siècles avant notre ère, y apprit la cause de tous les phénomènes de Vénus (VII). Il ne tint même qu'à lui d'y apprendre quelque chose de bien plus curieux, puisqu'on y savait de toute antiquité *que Mercure, pour tirer une déesse du plus grand embarras, joua aux échecs avec la lune, et lui gagna la soixante-douzième partie du jour* (5). Je vous avoue même qu'en lisant *le Banquet des sept sages*, dans les oeuvres morales de Plutarque, je n'ai pu me défendre de soupçonner que les Égyptiens connaissaient la véritable forme des orbites planétaires (VIII). Vous pourrez, quand il vous plaira, vous donner le plaisir de vérifier ce texte. Julien, dans l'un de ses fades discours (je ne sais plus lequel),

appelle le soleil *le dieu aux sept rayons* (IX). Où avait-il pris cette singulière épithète? Certainement elle ne pouvait lui venir que des anciennes traditions asiatiques qu'il avait recueillies dans ses études théurgiques; et les livres sacrés des Indiens présentent un bon commentaire de ce texte, puisqu'on y lit que sept jeunes vierges s'étant rassemblées pour célébrer la venue de *Crischna*, qui est l'Apollon indien, le dieu apparut tout à coup au milieu d'elles, et leur proposa de danser; mais que ces vierges s'étant excusées sur ce qu'elles manquaient de danseurs, le dieu y pourvut en se divisant lui-même, de manière que chaque fille eut son *Crischna* (X). Ajoutez que le véritable système du monde fut parfaitement connu dans la plus haute antiquité (XI). Songez que les pyramides d'Égypte, rigoureusement orientées, précèdent toutes les époques certaines de l'histoire; que les arts sont des frères qui ne peuvent vivre et briller qu'ensemble; que la nation qui a pu créer des couleurs capables de résister à l'action libre de l'air pendant trente siècles, soulever à une hauteur de six cents pieds des masses qui braveraient toute notre mécanique (6), sculpter sur le granit des oiseaux dont un voyageur moderne a pu reconnaître toutes les espèces (7); mais que cette nation, dis-je, était *nécessairement* tout aussi éminente dans les autres arts, et savait même *nécessairement* une foule de choses que nous ne savons pas. Si de là je jette les yeux sur l'Asie, je vois les murs de Nemrod élevés sur une terre encore humide des eaux du déluge, et des observations astronomiques aussi anciennes que la ville. Où placerons-nous donc ces prétendus temps de barbarie et d'ignorance? De plaisants philosophes nous ont dit: *Les siècles ne nous manquent pas*: ils vous manquent très fort; car l'époque du déluge est là pour étouffer tous les romans de l'imagination; et les observations géologiques qui démontrent le fait, en démontrent aussi la date, avec une incertitude limitée, aussi insignifiante, dans le temps, que celle qui reste sur la distance de la lune à nous, peut l'être dans l'espace. Lucrèce même n'a pu s'empêcher de rendre un témoignage frappant à la nouveauté de la famille humaine; et la physique, qui pourrait ici se passer de l'histoire, en tire cependant une nouvelle force, puisque nous voyons que la certitude historique finit chez toutes les nations à la même époque, c'est-à-dire vers le VIIIe siècle avant notre ère. Permis à des gens qui croient tout, excepté la Bible, de nous citer les observations chinoises faites il y a quatre ou cinq mille ans, par un peuple à qui les jésuites apprirent à faire des almanachs à la fin du XVIe siècle (XII); tout cela ne mérite plus de discussion: laissons-les dire (XIII). Je veux seulement vous présenter une observation que peut-être vous n'avez pas faite: c'est que tout le système des antiquités indiennes ayant été renversé de fond en comble par les utiles travaux de l'académie de Calcutta, et la simple inspection d'une carte géographique démontrant que la Chine n'a pu être peuplée qu'après l'Inde, le même coup qui a frappé sur les antiquités indiennes a fait tomber celles de la Chine, dont Voltaire surtout n'a cessé de nous assourdir.

--

(1) *##Ei didaskoi tis*. Ce qui suit n'est pas moins précieux; *mais*, dit-il, *personne ne nous l'apprendra, à moins que Dieu ne lui montre la route. ##All' oud' an didaxeien ei mè Theos ufègoïto*. *Epin*. Opp. tom. IX, p. 259.

(2) *Je ne doute pas*, disait Hippocrate, *que les arts n'aient été primitivement des grâces (##Theôon kharitas) accordées aux hommes par les dieux*. (Hippocr. *Epist*. in Opp. ex. edit. Foesii. Francfort, 1621, in-fol. p. 1274.) Voltaire n'est pas de cet

avis: *Pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de HASARDS heureux, tant d'industrie, tant de siècles!* (Essai, etc. introd. p. 45.) Ce contraste est piquant; mais je crois qu'un bon esprit qui réfléchira attentivement sur l'origine des arts et des sciences, ne balancera pas longtemps entre la *grâce* et le *hasard*.

(3) *Diu ante rem romanam*. Tit. Liv.

(4) Théog. v. 114. Consultez, au sujet des Étrusques, *Carli-Rubi, Lettere americane*, p. III, lett. II, p. 94-104 de l'édition in-8o de Milan. *Lanzi, Saggio di lingua etrusca, etc.* 3 vol. in-8o, Roma, 1780.

(5) On peut lire cette histoire dans le traité de Plutarque *de Iside et Osiride*, cap. XII. - Il faut remarquer que la soixante-douzième partie du jour multiplié par 360 donne les cinq jours qu'on ajouta, dans l'antiquité, pour former l'année solaire, et que 360 multipliés par ce même nombre donnent celui de 25.920, qui exprime la grande révolution résultant de la précession des équinoxes.

(6) *Voy. les Antiq. égypt., grecq., etc.*, de Caylus, in-4o, tom V, préface.

(7) Voyez le voyage de Bruce et celui de Hasselquist, cité par M. Bryant. *New system, or an analysis of ancient Mythology, etc.*; in-4o, tom. III, p. 301.

L'Asie, au reste, ayant été le théâtre des plus grandes merveilles, il n'est pas étonnant que ses peuples aient conservé un penchant pour le merveilleux plus fort que celui qui est naturel à l'homme en général, et que chacun peut reconnaître dans lui-même. De là vient qu'ils ont toujours montré si peu de goût et de talent pour nos sciences de *conclusions*. On dirait qu'ils se rappellent encore la science primitive de l'ère de l'*intuition*. L'aigle enchaîné demande-t-il une *montgolfière* pour s'élever dans les airs? Non, il demande seulement que ses liens soient rompus. Et qui sait si ces peuples ne sont pas destinés encore à contempler des spectacles qui seront refusés au génie ergoteur de l'Europe? Quoi qu'il en soit, observez, je vous prie, qu'il est impossible de songer à la science moderne sans la voir constamment environnée de toutes les machines de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. Sous l'habit étriqué du nord, la tête perdue dans les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, elle se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. Rien de semblable dans la haute antiquité. Autant qu'il nous est possible d'apercevoir la science des temps primitifs à une si énorme distance, on la voit toujours libre et isolée, volant plus qu'elle ne marche, et présentant dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. Elle livre aux vents des cheveux qui s'échappent d'une *mitre* orientale; l'*éphod* couvre son sein soulevé par l'inspiration; elle ne regarde que le ciel; et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre que pour la quitter. Cependant, quoiqu'elle n'ait jamais rien demandé à personne et qu'on ne lui connaisse aucun appui humain, il n'est pas moins prouvé qu'elle a possédé les plus rares connaissances (XIV): c'est une grande preuve, si vous y songez bien, que la science antique avait été dispensée du travail imposé à la nôtre, et que tous les calculs que nous établissons sur l'expérience moderne sont ce qu'il est possible d'imaginer de plus faux.

LE CHEVALIER.

Vous venez de nous prouver, mon bon ami, qu'on parle volontiers de ce qu'on aime. Vous m'aviez promis un symbole sec: mais votre profession de foi est

devenue une espèce de dissertation. Ce qu'il y a de bon, c'est que vous n'avez pas dit un mot des sauvages qui l'ont amenée.

LE COMTE.

Je vous avoue que sur ce point je suis comme Job, *plein de discours* (1). Je les répands volontiers devant vous; mais que ne puis-je, au prix de ma vie, être entendu de tous les hommes et m'en faire croire! Au reste, je ne sais pourquoi vous me rappelez les sauvages. Il me semble, à moi, que je n'ai pas cessé un moment de vous en parler. Si tous les hommes viennent des trois couples qui repeuplèrent l'univers, et si le genre humain a commencé par la science, le sauvage ne peut plus être, comme je vous le disais, qu'une branche détachée de l'arbre social. Je pourrais encore vous abandonner la science, quoique très incontestable, et ne me réserver que la Religion, qui suffit seule, même à un degré très imparfait, pour exclure l'état de sauvage. Partout où vous verrez un autel, là se trouve la civilisation. *Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre*, est moins savant que nous, sans doute, mais plus véritablement social, s'il assiste au catéchisme et s'il en profite. Les erreurs les plus honteuses, les plus détestables cruautés ont souillé les annales de Memphis, d'Athènes et de Rome; mais toutes les vertus réunies honorèrent les cabanes du Paraguay. Or, si la Religion de la famille de Noé dut être nécessairement la plus éclairée et la plus réelle qu'il soit possible d'imaginer, et si c'est dans sa réalité même qu'il faut chercher les causes de sa corruption, c'est une seconde démonstration ajoutée à la première, qui pouvait s'en passer. Nous devons donc reconnaître que l'état de civilisation et de science dans un certain sens, est l'état naturel et primitif de l'homme. Ainsi toutes les traditions orientales commencent par un état de perfection et de lumières, je dis encore de *lumières surnaturelles*; et la Grèce, la menteuse Grèce, *qui a tout osé dans l'histoire*, rendit hommage à cette vérité en plaçant son âge d'or à l'origine des choses. Il n'est pas moins remarquable qu'elle n'attribue point aux âges suivants, même à celui de fer, l'état sauvage; en sorte que tout ce qu'elle nous a conté de ces premiers hommes vivant dans les bois, se nourrissant de glands, et passant ensuite à l'état social, la met en contradiction avec elle-même, ou ne peut se rapporter qu'à des cas particuliers, c'est-à-dire à quelques peuplades dégradées et revenues ensuite péniblement à *l'état de nature*, qui est la civilisation. Voltaire, c'est tout dire, n'a-t-il pas avoué que la devise de toutes les nations fut toujours: L'AGE D'OR LE PREMIER SE MONTRA SUR LA TERRE (XV)? Eh bien, toutes les nations ont donc protesté de concert contre l'hypothèse d'un état primitif de barbarie, et sûrement c'est quelque chose que cette protestation.

--

(1) *Plenus sum enim sermonibus... loquar, et respirabo paululum.* Job. XXXII, 18-20.

Maintenant, que m'importe l'époque à laquelle telle ou telle branche fut séparée de l'arbre? elle l'est, cela me suffit: nul doute sur la dégradation, et j'ose le dire aussi, nul doute sur la cause de la dégradation, qui ne peut être qu'un crime. Un chef de peuple ayant altéré chez lui le principe moral par quelques-unes de ces prévarications qui, suivant les apparences, ne sont plus possibles dans l'état actuel des choses, parce que nous n'en savons heureusement plus assez pour devenir coupables à ce point; ce chef de peuple, dis-je, transmet l'anathème à sa postérité;

et toute force constante étant de sa nature accélératrice, puisqu'elle s'ajoute continuellement à elle-même, cette dégradation pesant sans intervalle sur les descendants, en a fait à la fin ce que nous appelons des *sauvages*. C'est le dernier degré d'abrutissement que Rousseau et ses pareils appellent *l'état de nature*. Deux causes extrêmement différentes ont jeté un nuage trompeur sur l'épouvantable état des sauvages: l'une est ancienne, l'autre appartient à notre siècle. En premier lieu l'immense charité du sacerdoce catholique a mis souvent, en nous parlant de ces hommes, ses désirs à la place de la réalité. Il n'y avait que trop de vérité dans ce premier mouvement des Européens qui refusèrent, au siècle de Colomb, de reconnaître leurs semblables dans les hommes dégradés qui peuplaient le nouveau monde. Les prêtres employèrent toute leur influence à contredire cette opinion qui favorisait trop le despotisme barbare des nouveaux maîtres. Ils criaient aux Espagnols: « Point de violences, l'Évangile les réprouve; si vous ne savez pas renverser les idoles dans le coeur de ces malheureux, à quoi bon renverser leurs tristes autels? Pour leur faire connaître et aimer Dieu, il faut une autre tactique et d'autres armes que les vôtres (1). » Du sein des déserts arrosés de leur sueur et de leur sang, ils volaient à Madrid et à Rome pour y demander des édits et des bulles contre l'impitoyable avidité qui voulait asservir les indiens. Le prêtre miséricordieux les exaltait pour les rendre précieux; il atténuait le mal, il exagérait le bien, il promettait tout ce qu'il désirait; enfin Robertson, qui n'est pas suspect, nous avertit, dans son histoire d'Amérique, *qu'il faut se défier à ce sujet de tous les écrivains qui ont appartenu au clergé, vu qu'ils sont en général trop favorables aux indigènes*. Une autre source de faux jugements qu'on a portés sur eux se trouve dans la philosophie de notre siècle, qui s'est servie des sauvages pour étayer ses vaines et coupables déclamations contre l'ordre social; mais la moindre attention suffit pour nous tenir en garde contre les erreurs de la charité et contre celles de la mauvaise foi. On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque dans la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Le sauvage coupe l'arbre pour cueillir le fruit; il dételle le boeuf que les missionnaires viennent de lui confier, et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis plus de trois siècles il nous contemple sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même; encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses: il s'en repose sur notre avarice, qui ne lui manquera jamais. Comme les substances les plus abjectes et les plus révoltantes sont cependant encore susceptibles d'une certaine dégénération, de même les vices naturels de l'humanité sont encore viciés dans le sauvage. Il est voleur, il est cruel, il est dissolu, mais il l'est autrement que nous. Pour être criminels, nous surmontons notre nature: le sauvage la suit, il a l'appétit du crime, il n'en a point les remords. Pendant que le fils tue son père pour le soustraire aux ennuis de la vieillesse, sa femme détruit dans son sein le fruit de ses brutales amours pour échapper aux fatigues de l'allaitement. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant; il le déchire, il le rôtit, et le dévore en chantant; s'il tombe sur nos liqueurs fortes, il boit jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fièvre,

jusqu'à la mort, également dépourvu de la raison qui commande à l'homme par la crainte, et de l'instinct qui écarte l'animal par le dégoût. Il est visiblement dévoué; il est frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale; il fait trembler l'observateur qui sait voir: mais voulons-nous trembler sur nous-mêmes et d'une manière très salutaire? songeons qu'avec notre intelligence, notre morale, nos sciences et nos arts, nous sommes précisément à l'homme primitif ce que le sauvage est à nous. Je ne puis abandonner ce sujet sans vous suggérer encore une observation importante: le barbare, qui est une espèce de moyenne proportionnelle entre l'homme civilisé et le sauvage, a pu et peut encore être civilisé par une religion quelconque; mais le sauvage proprement dit ne l'a jamais été que par le Christianisme. C'est un prodige du premier ordre, une espèce de rédemption, exclusivement réservée au véritable sacerdoce. Eh! comment le criminel condamné à la mort civile pourrait-il rentrer dans ses droits sans lettres de grâce du souverain? et quelles lettres de ce genre ne sont pas contre-signées (2)? plus vous y réfléchirez, et plus vous serez convaincus qu'il n'y a pas moyen d'expliquer ce grand phénomène des peuples sauvages, dont les véritables philosophes ne se sont point assez occupés.

--

(1) Peut-être l'interlocuteur avait-il en vue les belles représentations que le père Barthélemy d'Olmedo adressait à Cortès, et que l'élégant Solis nous a conservées. *Porque se compadecian mal la violencia y el Evangelio; y aquello en la substancia, era derribar los aloares y dexar los idolos en el corazon, etc., etc.* (Conquesta de la nueva Esp. III, 3.) J'ai lu quelque chose sur l'Amérique: je n'ai pas connaissance d'un seul acte de violence mis à la charge des prêtres, excepté la célèbre aventure de *Valverde*, qui prouverait, si elle était vraie, qu'il y avait un fou en Espagne dans le seizième siècle; mais elle porte tous les caractères intrinsèques de la fausseté. Il ne m'a pas été possible d'en découvrir l'origine; un Espagnol infiniment instruit m'a dit: *Je crois que c'est un conte de cet imbécile de Garcilasso.*

(2) J'applaudis de tout mon cœur à ces grandes vérités. Tout peuple sauvage s'appelle LO-HAMMI; et jusqu'à ce qu'il lui a été dit: *Vous êtes mon peuple*, jamais il ne pourra dire: *Vous êtes mon Dieu!* (Osée II, 24.) On peut lire un très bon morceau sur les sauvages dans le journal du Nord. Septembre, 1807, no XXXV, p. 704 et suiv. Robertson (Histoire de l'Amér. tom. II, l. 4) a parfaitement décrit l'abrutissement du sauvage. C'est un portrait également vrai et hideux.

Au reste, il ne faut pas confondre le *sauvage* avec le *barbare*. Chez l'un le germe de la vie est éteint au amorti; chez l'autre il a reçu la fécondation et n'a plus besoin que du temps et des circonstances pour se développer. De ce moment la langue qui s'était dégradée avec l'homme, renaît avec lui, se perfectionne et s'enrichit. Si l'on veut appeler cela *langue nouvelle*, j'y consens: l'expression est juste dans un sens; mais ce sens est bien différent de celui qui est adopté par les sophistes modernes, lorsqu'ils parlent de langues *nouvelles* ou *inventées*.

Nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle PAROLE. *Il s'est élancé avant tous les temps du sein de son principe; il est aussi ancien que l'éternité... Qui pourra raconter son origine?* (1). Déjà, malgré les tristes préjugés du siècle, un physicien, ... oui, en vérité, un physicien! a pris sur lui de convenir avec une timide

intrépidité, *que l'homme avait parlé d'abord, parce qu'ON lui avait parlé*. Dieu bénisse la particule ON, si utile dans les occasions difficiles. En rendant à ce premier effort toute la justice qu'il mérite, il faut cependant convenir que tous ces philosophes du dernier siècle, sans excepter même les meilleurs, sont des poltrons qui ont peur des esprits.

--

(1) *Egressus ejus ab initio, à diebus aeternitatis... Generationem ejus quis enarrabit!* Michée, V, 2. Isaïe, LIII, 8.

Rousseau, dans une de ses rapsodies sonores, montre aussi quelque envie de parler raison. Il avoue que les langues lui paraissent une assez belle chose. La parole, cette *main de l'esprit*, comme dit Charron, le frappe d'une certaine admiration; et, tout considéré, il ne comprend pas bien clairement comme elle a été inventée. Mais le grand Condillac a pitié de cette modestie. Il s'étonne *qu'un homme d'esprit comme Monsieur Rousseau* ait cherché des difficultés où il n'y en a point; qu'il n'ait pas vu que les langues se sont formées insensiblement, et que chaque homme y a mis du sien. Voilà tout le mystère, messieurs: une génération a dit BA, l'autre, BE; les Assyriens ont inventé le nominatif, et les Mèdes, le génitif.

..... _Quis inepti

Tam patiens capitis, tam ferreus ut teneat se._

Mais je voudrais, avant de finir sur ce sujet, recommander à votre attention une observation qui m'a toujours frappé. D'où vient qu'on trouve dans les langues primitives de tous les anciens peuples des mots qui supposent nécessairement des connaissances étrangères à ces peuples? Où les Grecs avaient-ils pris, par exemple, il y a trois mille ans au moins, l'épithète de *Physizoos* (donnant ou possédant la vie) qu'Homère donne quelquefois à la terre? et celle de *Pheresbios*, à peu près synonyme, que lui attribue Hésiode (1)? Où avaient-ils pris l'épithète encore plus singulière de *Philemate* (*amoureuse* ou *altérée de sang*) donnée à cette même terre dans une tragédie (2)? Qui leur avait enseigné de nommer le soufre, qui est le chiffre du feu, *le divin* (3)? Je ne suis pas moins frappé du nom de *Cosmos*, donné au monde (XVI). Les Grecs le nommaient *beauté*, parce que *tout ordre est beauté*, comme dit quelque part le bon Eustathe, et que l'ordre suprême est dans le monde. Les Latins rencontrèrent la même idée, et l'exprimèrent par leur mot *Mundus*, que nous avons adopté en lui donnant seulement une terminaison française, excepté cependant que l'un de ces mots exclut le désordre, et que l'autre exclut la souillure; cependant c'est la même idée, et les deux mots son également justes et également faux. Mais dites-moi encore, je vous prie, comment ces anciens Latins, lorsqu'ils ne connaissaient encore que la guerre et le labourage, imaginèrent d'exprimer par le même mot l'idée de la prière et celle du supplice (XVII)? qui leur enseigna d'appeler la fièvre, la *purificatrice*, ou l'*expiatrice* (XVIII)? Ne dirait-on pas qu'il y a ici un jugement, une véritable connaissance de cause, en vertu de laquelle un peuple affirme la justesse du nom? Mais croyez-vous que ces sortes de jugements aient pu appartenir au temps où l'on savait à peine écrire, où le dictateur bêchait son jardin, où l'on écrivait des vers que Varron et Cicéron n'entendaient plus? Ces mots et d'autres encore qu'on

pourrait citer en grand nombre, et qui tiennent à toute la métaphysique orientale, sont des débris évidents de langues plus anciennes détruites ou oubliées. Les Grecs avaient conservé quelques traditions obscures à cet égard; et qui sait si Homère n'attestait pas la même vérité, peut-être sans le savoir, lorsqu'il nous parle de certains hommes et de certaines choses *que les dieux appellent d'une manière et les hommes d'une autre* (XIX)?

--

(1) Iliade, III, 243; XXI, 63. Odyssée, XI, 300. Hésiod. Opp. et Dies, v. 694. Cet ouvrage était depuis longtemps entre mes mains, lorsque j'ai rencontré l'observation suivante faite par un homme accoutumé à voir, et né pour bien voir: *Plusieurs idiomes, dit-il, qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée.* (Monum. des peuples indigènes de l'Amérique, par M. de Humboldt, Paris, in-8o, 1816. Introd., p. 29.)

(2) *##Sfagia d'am' autôo, gês FILLIMATOY roai..* (Eurip. Phoen. V, 179.) Eschyle avait dit auparavant:

Des deux frères rivaux, l'un par l'autre égorgés,

La terre BUT le sang, etc.

(*Les Sept Chefs*, acte IV, sc. 1.) Ce qui rappelle une expression de l'Écriture sainte: *La terre a ouvert la bouche et a BU le sang* de ton frère (Gen. IV, 11.) Et Racine, qui avait à un si haut degré le sentiment de l'antique, a transporté cette expression (un peu déparée par une épithète oiseuse) dans sa tragédie de Phèdre, II, 1.

Et la terre humectée,

BUT à regret le sang des neveux d'Erechthée.

(3) *##To theïon.*

En lisant les métaphysiciens modernes, vous aurez rencontré des raisonnements à perte de vue sur l'importance des signes et sur les avantages d'une langue philosophique (comme ils disent) qui serait créée *a priori*, ou perfectionnée par des philosophes. Je ne veux point me jeter dans la question de l'origine du langage (la même, pour le dire en passant, que celle des idées innées); ce que je puis vous assurer, car rien n'est plus clair, c'est le prodigieux talent des peuples enfants pour former les mots, et l'incapacité absolue des philosophes pour le même objet. Dans les siècles les plus raffinés, je me rappelle que Platon a fait observer ce talent des peuples dans leur enfance (XX). Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on dirait qu'ils ont procédé par voie de délibération, en vertu d'un système arrêté de concert, quoique la chose soit rigoureusement impossible sous tous les rapports. Chaque langue a son génie, et ce génie est UN, de manière qu'il exclut toute idée de composition, de formation arbitraire et de convention antérieure. Les lois générales qui la constituent sont ce que toutes les langues présentent de plus frappant: dans la grecque, par exemple, c'en est une que les mots puissent se joindre par une espèce de fusion partielle qui les unit pour faire naître une seconde signification, sans les rendre méconnaissables: c'est une règle générale dont la

langue ne s'écarte point. Le Latin, plus réfractaire, laisse, pour ainsi dire, *casser* ses mots; et de leurs fragments choisis et réunis par la voie de je ne sais quelle *agglutination* tout à fait singulière, naissent de nouveaux mots d'une beauté surprenante, et dont les éléments ne sauraient plus être reconnus que par un oeil exercé. De ces trois mots, par exemple, *CAro*, *DAta*, *VERmibus*, ils ont fait *CADAVER*, *chair abandonnée aux vers*. De ces autres mots, *MAGis* et *voLO*, *NON* et *voLO*, ils ont fait *MALO* et *NOLO*, deux verbes excellents que toutes les langues et la grecque même peuvent envier à la latine. De *CAECus UT IRE* (*marcher ou tâtonner comme un aveugle*) ils firent leur *CAECUTIRE*, autre verbe fort heureux qui nous manque (1). *MAGis* et *auCTE* ont produit *MACTE*, mot tout à fait particulier au Latins, et dont ils se servent avec beaucoup d'élégance. Le même système produisit leur mot *UTERQUE* (2), mot que je leur envie extrêmement, car nous ne pouvons l'exprimer que par une phrase; *l'un et l'autre*. Et que vous dirai-je du mot *NEGOTIOR*, admirablement formé de *Ne EGO oTIOR* (*je suis occupé, je ne perds pas mon temps*), d'où l'on a tiré *negotium*, etc. ? mais il me semble que le génie latin s'est surpassé dans le mot *ORATIO*, formé de *OS* et de *RATIO*, *bouche et raison*, c'est-à-dire, *raison parlée*.

--

(1) Les Chinois ont fait pour l'oreille précisément ce que les latins firent pour les yeux. (Mém. des miss. de Pékin, in-8o, tom. VIII, pag. 121.)

(2) De là vient que la pluralité étant pour ainsi dire cachée dans ce mot, les Latins l'ont construit avec le pluriel des verbes. *Utraque nupserunt*. (Ovid. Fast., VI, 247.)

Les Français ne sont point absolument étrangers à ce système. Ceux qui furent nos ancêtres, par exemple, ont très bien su nommer les leurs par l'union partielle du mot *ANcien* avec celui d'*ETRE*, comme ils firent *beffroi* de *Bel EFFROI*. Voyez comment ils opérèrent jadis sur les deux mots latins *DUO* et *IRE*, dont ils firent *DUIRE*, *aller deux ensemble*, et par une extension très naturelle, *mener, conduire* (XXI). Du pronom personnel, *SE*, de l'adverbe relatif de lieu *hors*, et d'une terminaison verbale *TIR*, ils ont fait *S-ORTIR*, c'est-à-dire, *SEHORSTIR*, *ou mettre sa propre personne hors de l'endroit où elle était* (XXII), ce qui me paraît merveilleux. Etes-vous curieux de savoir comment ils unissaient les mots à la manière de Grecs? Je vous citerai celui de *COURAGE*, formé de *COR* et de *RAGE*, c'est-à-dire, *rage du coeur* (XXIII); ou, pour mieux dire, *exaltation, enthousiasme du coeur* (dans le sens anglais de *RAGE*). Ce mot fut dans son principe une traduction très heureuse du *thymos* grec, qui n'a plus aujourd'hui de synonyme en français. Faites avec moi l'anatomie du mot *INCONTESTABLE*, vous y trouverez la négation *IN*, le signe du moyen et de la simultanéité *CUM*, la racine antique *TEST*, commune, si je ne me trompe, aux Latins et aux Celtes (XXIV), et le signe de la capacité *ABLE*, du latin *HABILIS*, si l'un et l'autre ne viennent pas encore d'une racine commune et antérieure (XXV). Ainsi le mot *incontestable* signifie exactement *une chose si claire, qu'elle n'admet pas la preuve contraire*. Admirez, je vous prie, la métaphysique subtile qui, du *QUARE* latin, *parce detorto*, a fait notre *CAR* (XXVI), et qui a su tirer de *UNus* cette particule *ON*, qui joue un si grand rôle dans notre langue (XXVII). Je ne puis encore m'empêcher de vous citer notre mot *RIEN*, que les Français ont formé du latin *REM*, pris pour la chose quelconque ou pour l'être absolu. C'est pourquoi, hors le cas où *RIEN*, répondant à une interrogation, contient ou suppose une ellipse, nous ne pouvons employer ce

mot qu'avec une négation, parce qu'il n'est point négatif (1), à la différence du latin NIHIL, qui s'est formé de *Ne* et *HILum*, comme *nemo* l'est de *NE* et de *hoMO* (*pas un atome, pas un homme*).

--

(1) *Rien* s'est formé de *rem* comme *bien* de *bene*. Joinville, sans recourir à d'autres, nous ramène à la création de ce mot en nous disant assez souvent, *que pour nulle RIEN au monde il n'eût voulu, etc.* Dans un canton de la Provence, j'ai entendu, *tu non vales REM*, ce qui est purement latin.

C'est un plaisir d'assister, pour ainsi dire, au travail de ce principe caché qui forme les langues. Tantôt vous le verrez lutter contre une difficulté qui l'arrête dans sa marche; il cherche une forme qui lui manque: ses matériaux lui résistent; alors il se tirera d'embarras par un solécisme heureux, et il dira fort bien: *rue passante, couleur voyante, place marchande, métal cassant, etc.* Tantôt on le verra se tromper évidemment, et faire une bévue formelle, comme dans le mot français *incrédule*, qui nie un défaut au lieu de nier une vertu. Quelquefois il deviendra possible de reconnaître en même temps l'erreur et la cause de l'erreur: l'oreille française ayant, par exemple, exigé mal à propos que la lettre *s* ne se prononçât point dans le monosyllabe *EST*, troisième personne singulière du verbe substantif, il devenait indispensable, pour éviter des équivoques ridicules, de soustraire la particule conjonctive *ET* à la loi générale qui ordonne la liaison de toute consonne finale avec la voyelle qui suit (1): mais rien ne fut plus malheureusement établi; car cette conjonction, unique déjà, et par conséquent insuffisante, en refusant ainsi, *iratis musis*, de s'allier avec les voyelles suivantes, est devenue excessivement embarrassante pour le poète, et même pour le prosateur qui a de l'oreille.

--

(1) En effet, si la particule conjonctive suivait la règle générale, ces deux phrases: *un homme ET une femme, un honnête homme ET un fripon*, se prononceraient comme nous prononcerions, *un homme EST une femme, un honnête homme EST un fripon*.

Mais, pour en revenir au talent primordial (c'est à vous en particulier que je m'adresse, M. le sénateur): contemplez votre nation, et demandez-lui de quels mots elle a enrichi sa langue depuis la grande ère? Hélas! cette nation a faite comme les autres. Depuis qu'elle s'est mêlée de raisonner, elle a emprunté des mots et n'en a plus créé. Aucun peuple ne peut échapper à la loi générale. Partout l'époque de la civilisation et de la philosophie est dans ce genre, celle de la stérilité. Je lis sur vos billets de visite: *Minister, Général, Kammerherr, Kammeriunker, Fraülen, Général-ANCHEF, Général-DEJOURNEI, Justizii-Politzii Minister, etc., etc.* Le commerce me fait lire sur ses affiches: *magazei, fabrica, meubel, etc., etc.* J'entends à l'exercice: *directii na prava, na leva; déployade en échiquier, en échelon, contre-marche, etc.* L'administration militaire prononce: *hauptwacht, exercice-hause, ordonnance-hause; commissariat, cazarma, canzellarii, etc.,* mais tous ces mots et mille autres que je ne pourrais citer ne valent pas un seul de ces mots si beaux, si élégants, si expressifs qui abondent dans votre langue primitive, *souproug* (époux), par exemple, qui signifie exactement *celui qui est attaché avec un autre sous le même joug* (XXVIII): rien de plus juste et de plus ingénieux. En vérité, messieurs, il faut avouer que les

sauvages ou les barbares, qui *délibérèrent* jadis pour former de pareil noms, ne manquèrent point du tout de tact.

Et que dirons-nous des analogies surprenantes qu'on remarque entre les langues séparées par le temps et l'espace, au point de n'avoir jamais pu se toucher? Je pourrais vous montrer dans un de ces volumes manuscrits que vous voyez là sur ma table, plusieurs pages chargées de mes pieds de mouche, et que j'ai intitulées *Parallélismes de la langue grecque et de la française*. Je sais que j'ai été précédé sur ce point par un grand maître, *Henri-Étienne*; mais je n'ai jamais rencontré son livre, et rien n'est plus amusant que de former soi-même ces sortes de recueils, à mesure qu'on lit et que les exemples se présentent. Prenez bien garde que je n'entends point parler des simples conformités de mots acquis tout simplement par voie de contact et de communication: je ne parle que des conformités d'idées prouvées par des synonymes de sens, différents en tout par la forme; ce qui exclut toute idée d'emprunt (XXIX). Je vous ferai seulement observer une chose bien singulière: c'est que lorsqu'il est question de rendre quelques-unes de ces idées dont l'expression naturelle offenserait de quelque manière la délicatesse, les Français ont souvent rencontré précisément les même tournures employées jadis par les Grecs pour sauver ces naïvetés choquantes (XXX); ce qui doit paraître fort extraordinaire, puisqu'à cet égard nous avons agi de nous-mêmes, sans rien demander à nos intermédiaires, les Latins. Ces exemples suffisent pour nous mettre sur la voie de cette force qui préside à la formation des langues, et pour faire sentir la nullité de toutes les spéculations modernes. Chaque langue, prise à part, répète les phénomènes spirituels qui eurent lieu dans l'origine; et plus la langue est ancienne, plus ces phénomènes sont sensibles. Vous ne trouverez surtout aucune exception à l'observation sur laquelle j'ai tant insisté: c'est qu'à mesure qu'on s'élève vers ces temps d'ignorance et de barbarie qui virent la naissance des langues, vous trouverez toujours plus de logique et de profondeur dans la formation des mots, et que ce talent disparaît par une gradation contraire, à mesure qu'un descend vers les époques de civilisation et de science. Mille ans avant notre ère, Homère exprimait dans un seul mot évident et harmonieux: *Ils répondirent par une acclamation favorable à ce qu'ils venaient d'entendre* (1). En lisant ce poète, tantôt on entend pétiller autour de soi ce feu générateur qui fait vivre la vie (2), et tantôt on se sent humecté par la rosée qui distille de ses vers enchanteurs sur la couche poétique des immortels (3). Il sait *répandre* la voix divine autour de l'oreille humaine, comme une atmosphère sonore qui résonne encore après que le Dieu a cessé de parler (4). Il peut évoquer Andromaque, et nous la montrer comme son époux la vit pour la dernière fois, frissonnant de tendresse et RIANT DES LARMES (5).

--

(1) Il s'agit ici, sans le moindre doute, de l'##*Epeuphemesan* de l'Illiade. On produirait peut-être en français l'ombre de ce mot sous une forme barbare, en disant *ils lui SURBIENACCLAMERENT*.

(2) ##*Zaphlegées telethousin*. Iliad. XXI, 465.

(3) ##*Stilpnai d'apeipton eersai*. Ibid. XIV. 351.

(4) ##*Thein de min amphekhut' omphè*. Ibid. II, 41. *Qui hoc in aliud sermonem convertere volet, is demum, quae sit horum vocabulorum vis et energiea sentiet.*

(Clarkius ad Loc.) Il ajoute avec raison: *Domina Dacier non male*: « Il lui sembla que la voix répandue autour de lui retentissait encore à ses oreilles. »

(5) ##*Dakruoen gelasasa. Ibid.* VI, 484.

D'où venait donc cette langue qui semble naître comme Minerve, et dont la première production est un chef-d'oeuvre désespérant, sans qu'il ait jamais été possible de prouver qu'elle ait balbutié? Nous écrirons-nous naïvement à la suite des docteurs modernes: *Combien il a fallu de siècles pour former une telle langue!* En effet, il en a fallu beaucoup, si elle s'est formée comme on l'imagine. Du serment de Louis-le-Germanique en 842 (XXXI) jusqu'au *Menteur* de Corneille, et jusqu'aux *Menteuses* de Pascal (1), il s'est écoulé huit siècles: en suivant une règle de proportion, ce n'est pas trop de deux mille ans pour former la langue grecque. Mais Homère vivait dans un siècle barbare; et pour peu qu'un veuille s'élever au-dessus de son époque, on se trouve au milieu des Pélasges vagabonds et des premiers rudiments de la société. Où donc placerons-nous ces siècles dont nous avons besoin pour former cette merveilleuse langue? Si, sur ce point de l'origine du langage, comme sur une foule d'autres, notre siècle a manqué la vérité, c'est qu'il avait une peur mortelle de la rencontrer. Les *langues* ont commencé; mais *la parole* jamais, et pas même avec l'homme. L'un a nécessairement précédé l'autre; car *la parole* n'est possible que par le VERBE. Toute langue particulière naît comme l'animal, par voie d'explosion et de développement, sans que l'homme ait jamais passé de l'état d'*aphonie* à l'usage de la parole. Toujours il a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé AME PARLANTE (XXXII). Lorsqu'une nouvelle langue se forme, elle naît au milieu d'une société qui est en pleine possession du langage; et l'action, ou le principe qui préside à cette formation, ne peuvent inventer arbitrairement aucun mot; il emploie ceux qu'il trouve autour de lui ou qu'il appelle de plus loin; *il s'en nourrit*, il les triture, il les digère; il ne les adopte jamais sans les modifier plus ou moins. On a beaucoup parlé de signes arbitraires dans un siècle où l'on s'est passionné pour toute expression grossière qui excluait l'ordre et l'intelligence; mais il n'y a point de signes arbitraires, tout mot a sa raison. Vous avez vécu quelque temps, M. le chevalier, dans un beau pays au pied des Alpes, et, si je ne me trompe, vous y avez même tué quelque hommes...

--

(1) Ces *Menteuses* sont les *Provinciales*. Voyez les notes placées à la fin de cet entretien. (*Note des éditeurs.*)

LE CHEVALIER.

Sur mon honneur, je n'ai tué personne. Tout au plus je pourrais dire comme le jeune homme de madame de Sévigné: *Je n'y ai pas nui.*

LE COMTE.

Quoi qu'il en soit, il vous souvient peut-être que dans ce pays le *son* (furfur) se nomme *Bren*. De l'autre côté des Alpes, une chouette s'appelle *Sava*. Si l'on vous avait demandé pourquoi les deux peuples avaient choisi ces deux arrangements de sons pour exprimer les deux idées, vous auriez été tenté de répondre *Parce qu'ils l'ont jugé à propos; ces choses-là sont arbitraires.* Vous auriez cependant été dans l'erreur: car le premier de ces deux mots est anglais, et le second est esclavon; et de Raguse au Kamschatka, il est en possession de signifier dans la belle langue russe ce qu'il signifie à huit cents lieux d'ici dans un dialecte purement

local (1). Vous n'êtes pas tenté, j'espère, de me soutenir que les hommes, délibérant sur la Tamise, sur le Rhône, sur l'Oby ou sur le Pô, rencontrèrent par hasard les mêmes sons pour exprimer les mêmes idées. Les deux mots préexistaient donc dans les deux langues qui en firent présent aux deux dialectes. Voulez-vous que les quatre peuples les aient reçus d'un peuple antérieur? je n'en crois rien; mais je l'admets: il en résulte d'abord que les deux immenses familles teutone et esclavone n'inventèrent point arbitrairement ce deux mots, mais qu'elles les avaient reçus. Ensuite la question recommence à l'égard de ces nations antérieures: d'où les tenaient-elles? Il faudra répondre de même, *elles les avaient reçues*; et ainsi en remontant jusqu'à l'origine des choses. Les bougies qu'on apporte dans ce moment me rappellent leur nom: les Français faisaient autrefois un grand commerce de cire avec la ville de *Botzia* dans le royaume de Fez; ils en rapportaient une grande quantité de chandelles de cire qu'ils se mirent à nommer des *botzies*. Le génie national façonna bientôt ce mot et en fit *bougies*. L'anglais a retenu l'ancien mot *wax-candle* (chandelles de cire), et l'Allemand aime mieux dire *wachlicht* (lumière de cire); mais partout vous voyez la raison qui a déterminé le mot. Quand je n'aurais pas rencontré l'étymologie de *bougie* dans la préface du Dictionnaire hébraïque de Thomassin, où je ne la cherchais certainement pas, en aurais-je été moins sûr d'une étymologie quelconque? Pour douter à cet égard il faut avoir éteint le flambeau de l'analogie; c'est-à-dire qu'il faut avoir renoncé au raisonnement. Observez, s'il vous plaît, que ce mot seul d'*étymologie* est déjà une grande preuve du talent prodigieux de l'antiquité pour rencontrer ou adopter les mots les plus parfaits: car celui-là suppose que chaque mot est *vrai*, c'est-à-dire qu'il n'est point imaginé arbitrairement; ce qui est assez pour mener loin un esprit juste. Ce qu'on sait dans ce genre prouve beaucoup, à cause de l'induction qui en résulte pour les autres cas; ce qu'on ignore au contraire ne prouve rien, excepté l'ignorance de celui qui cherche. Jamais un son arbitraire n'a exprimé, ni pu exprimer une idée. Comme la pensée préexiste nécessairement aux mots qui ne sont que les signes physiques de la pensée, les mots, à leur tour, préexistent à l'explosion de toute langue nouvelle qui les reçoit tout faits et les modifie ensuite à son gré (2). Le génie de chaque langue se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient. Dans la nôtre, par exemple, *maison* est celtique, *palais* est latin, *basilique* est grec, *honnir* est teutonique, *rabot* est esclavon (3), *almanach* est arabe, et *sopha* est hébreu (4). D'où nous est venu tout cela? peu m'importe, du moins pour le moment: il me suffit de vous prouver que les langues ne se forment que d'autres langues qu'elles tuent ordinairement pour s'en nourrir, à la manière des animaux carnassiers. Ne parlons donc jamais de *hasard* ni de signes arbitraires, *Gallis haec Philodemus ait* (5). On est déjà bien avancé dans ce genre lorsqu'on a suffisamment réfléchi sur cette première observation que je vous ai faite; savoir, que la formation des mots les plus parfaits, les plus significatifs, les plus philosophiques, dans toute la force du terme, appartient invariablement aux temps d'ignorance et de simplicité. Il faut ajouter, pour compléter cette grande théorie, que le talent *onomaturge* disparaît de même invariablement à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science. On ne cesse, dans tous les écrits du temps sur cette matière intéressante, de désirer *une langue philosophique*, mais sans savoir et se douter seulement que la langue la plus philosophique est celle dont la philosophie s'est le moins mêlée. Il manque deux

petites choses à la philosophie pour créer des mots: l'intelligence qui les invente, et la puissance qui les fait adopter. Voit-elle un objet nouveau? elle feuillette ses dictionnaires pour trouver un mot antique ou étranger; et presque toujours même elle y réussit mal. Le mot de *montgolfière*, par exemple, qui est national, est *juste*, au moins dans un sens; et je le préfère à celui d'*aérostat*, qui est le terme scientifique et qui ne dit rien: autant vaudrait appeler un navire *hydrostat*. Voyez cette foule de mots nouveaux empruntés du grec, depuis vingt ans, à mesure que le crime ou la folie en avaient besoin: presque tous sont pris ou formés à contre-sens. Celui de *théophilanthrope*, par exemple, est plus sot que la chose, et c'est beaucoup dire: un écolier anglais ou allemand aurait su dire *théanthrophile*. Vous me direz que ce mot fut inventé par des misérables dans un temps misérable; mais la nomenclature chimique, qui fut certainement l'ouvrage d'hommes très éclairés, débute cependant par un solécisme de basses classes, *oxygène* au lieu d'*oxigone*. J'ai d'ailleurs, quoique je ne sois pas chimiste, d'excellentes raisons de croire que tout ce dictionnaire sera effacé; mais, à ne l'envisager que sous le point de vue philosophique et grammatical, il serait peut-être ce qu'on peut imaginer de plus malheureux, si la nomenclature métrique n'était venue depuis disputer et remporter pour toujours le palme de la barbarie. L'oreille superbe du grand siècle l'aurait rejetée avec un frémissement douloureux. Alors le génie seul avait le droit de persuader l'oreille française, et Corneille lui-même s'en vit plus d'une fois repoussé; mais, de nos jours, elle se livra à tout le monde.

--

(1) Les dialectes, les patois et les noms propres d'hommes et de lieux me semblent des mines presque intactes, et dont il est possible de tirer de grandes richesses historiques et philosophiques.

(2) Sans excepter même les noms propres qui, de leur nature, sembleraient invariables. La nation qui a été le plus ELLE-MEME dans les lettres, la grecque, est celle qui a le plus altéré ces mots en les transportant chez elle. Les historiens doivent sans doute s'impatientser, mais telle est la loi. Une nation ne reçoit rien sans le modifier. *Shakespeare* est le seul nom propre, peut-être, qui ait pris place dans la langue française avec sa prononciation nationale de *Chekspire*: c'est Voltaire qui le fit passer, mais ce fut parce que le génie qui allait se retirer le laissa faire.

(3) En effet, le mot *rabot* signifie *travailler*, dans la langue russe; ainsi l'instrument le plus actif de la menuiserie fut nommé, lors de l'adoption du mot par le génie français, le *travailleur* par excellence.

(4) SOPHAN, *élever*, de là *Sophtim*, les *Juges* (c'est le titre d'un des livres saints), *les hommes élevés, ceux qui siègent plus haut que les autres*. De là encore *suffetes* (ou *soffetes*), les deux grands magistrats de Carthage. Exemple de l'identité des deux langues hébraïque et punique.

(5) Cette citation, pour être juste, doit être datée. Pourquoi ne dirions nous pas: *Non si male nunc et OLIM sic erit*, et pourquoi n'ajouterions-nous pas encore, en profitant avec complaisance du double sens qui appartient au mot OLIM: *Non si male nunc et olim sic fuit?*

Lorsqu'une langue est faite (comme elle peut être faite), elle est remise aux grands écrivains, qui s'en servent sans penser seulement à créer de nouveaux mots. Y a-

t-il dans le songe d'Athalie, dans la description de l'enfer qu'on lit dans Télémaque, ou dans la péroraison de l'oraison funèbre de Condé, un seul mot qui ne soit pas vulgaire, pris à part? Si cependant le droit de créer de nouvelles expressions appartenait à quelqu'un, ce serait aux grands écrivains et non aux philosophes, qui sont sur ce point d'une rare ineptie: les premiers toutefois n'en usent qu'avec une excessive réserve, jamais dans les morceaux d'inspiration, et seulement pour les substantifs et les adjectifs (XXXIII); quant aux *paroles*, ils ne songent guère à en préférer de nouvelles. Enfin, il faut s'ôter de l'esprit cette idée de *langues nouvelles*, excepté seulement dans le sens que je viens d'expliquer; ou, si vous voulez que j'emploie une autre tournure, la parole est éternelle, et toute langue est aussi ancienne que le peuple qui la parle. On objecte, faute de réflexion, qu'il n'y a pas de nation qui puisse elle-même entendre son ancien langage: et qu'importe, je vous prie? Le changement qui ne touche pas le principe exclut-il l'identité? Celui qui me vit dans mon berceau me reconnaîtrait-il aujourd'hui? Je crois cependant que j'ai le droit de m'appeler *le même*. Il n'en est pas autrement d'une langue: elle est la même tant que le peuple est le même (XXXIV). La pauvreté des langues dans leurs commencements est une autre supposition faite *de la pleine puissance et autorité* philosophique. Les mots nouveaux ne prouvent rien, parce qu'à mesure qu'elles en acquièrent, elles en laissent échapper d'autres, on ne sait dans quelle proportion. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout peuple a parlé, et qu'il a parlé précisément autant qu'il pensait et aussi bien qu'il pensait; car c'est une folie égale de croire qu'il y ait un signe pour une pensée qui n'existe pas, ou qu'une pensée manque d'un signe pour se manifester. Le Huron ne dit pas *garde-temps*, par exemple, c'est un mot qui manque sûrement à sa langue; mais *Tomawack* manque par bonheur aux nôtres, et ce mot compte tout comme un autre. Il serait bien à désirer que nous eussions une connaissance approfondie des langues *sauvages*. Le zèle et le travail infatigables des missionnaires avaient préparé sur cet objet un ouvrage immense, qui aurait été infiniment utile à la philologie et à l'histoire de l'homme: le fanatisme destructeur du XVIIIe siècle l'a fait disparaître sans retour (1). Si nous avions, je ne dis pas des monuments puisqu'il ne peut y en avoir, mais seulement les dictionnaires de ces langues, je ne doute pas que nous n'y trouvassions de ces mots dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, restes évidents d'une langue antérieure parlée par un peuple éclairé. Et quand même nous ne les trouverions pas, il en résulterait seulement que la dégradation est arrivée au point d'effacer ces derniers restes: *Etiam periere ruinae*. Mais dans l'état quelconque où elles se trouvent, ces langues ainsi *ruinées* demeurent comme des monuments terribles de la justice divine; et si on les connaissait à fond, on serait probablement plus effrayé par les mots qu'elles possèdent que par ceux qui leur manquent. Parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande il n'y a point de mot pour exprimer l'idée de Dieu; mais il y en a un pour exprimer l'opération qui détruit un enfant dans le sein de sa mère, afin de la dispenser des peines de l'allaitement: on l'appelle le MI-BRA (2).

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)